

ALGÈBRE 1 : INTRODUCTION AUX STRUCTURES MATHÉMATIQUES

TABLE DES MATIÈRES

0	Sur le langage des mathématiques	1
1	Ensembles, sous-ensembles, éléments	7
2	Opérations sur les ensembles et sur les propositions	12
3	Les quantificateurs	18
4	Types de démonstrations	22
5	Le produit cartésien et les applications	25
6	Injections, surjections, bijections	31
7	Les nombres entiers naturels et la récurrence	34
8	Les ensembles finis et leur cardinal	41
9	Combinatoire	44
10	Les nombres entiers relatifs	50
11	Les nombres rationnels et les nombres réels	56

0. SUR LE LANGAGE DES MATHÉMATIQUES

Les textes mathématiques utilisent une combinaison d'éléments du langage usuel permettant de former des phrases et de rendre le discours compréhensible, et d'éléments spécifiques aux mathématiques, qui en rendent la lecture plus facile, du moins pour un public averti ! L'objectif de ce chapitre est de présenter quelques un de ces éléments de langage spécifiques aux mathématiques. Nous y reviendrons souvent dans les chapitres suivants, ils sont présentés ici à titre de référence.

Les symboles mathématiques.

En complément au vocabulaire ordinaire et aux termes mathématiques introduits dans des définitions, le texte mathématique utilise de nombreux *symboles mathématiques* qui permettent de raccourcir les énoncés. Voici les symboles les plus courants.

- **Les nombres et les ensembles de nombres.** Les symboles mathématiques les plus célèbres sont bien sûr les chiffres de 0 à 9, par combinaison des quels on représente les nombres usuels. Certains ensembles de nombres bien connus, que nous revisiterons dans la suite de ce cours, sont désignés par une lettre en double-fonte :

\mathbb{N}	Les nombres entiers naturels
\mathbb{Z}	Les nombres entiers relatifs
\mathbb{Q}	Les nombres rationnels
\mathbb{R}	Les nombres réels

\mathbb{C}	Les nombres complexes
\mathbb{H}	Les quaternions
\mathbb{O}	Les octonions

- **Les lettres.** On utilise souvent une lettre seule pour désigner un objet mathématique dans un énoncé. Il est bien sûr indispensable de préciser à quoi la lettre fait référence. L'usage du verbe être conjugué "Soit" est très courant. On dira par exemple

"Soit n un nombre entier naturel."

Cette phrase revient à dire : "Dans l'énoncé qui suit, on désignera par la variable n un nombre entier naturel quelconque". Les lettres majuscules désignent souvent des ensembles, et les lettres minuscules des éléments d'un ensemble, mais ce ne n'est pas une règle absolue. Souvent on manque de lettres dans l'alphabet latin, et on fait appel à l'alphabet grec. Les lettres grecques sont aussi parfois réservées à des fonctions précises, comme des *angles*. On donne ci-dessous l'alphabet grec ; certaines minuscules ou majuscules, ainsi que Omicron, sont identiques aux lettres de l'alphabet latin : on ne les utilise pas.

1	Alpha	α	A	9	Iota	ι	I	17	Rhô	ρ	P
2	Bêta	β	B	10	Kappa	κ	K	18	Sigma	σ	Σ
3	Gamma	γ	Γ	11	Lambda	λ	Λ	19	Tau	τ	T
4	Delta	δ	Δ	12	Mu	μ	M	20	Upsilon	υ	Y
5	Epsilon	ε	E	13	Nu	ν	N	21	Phi	φ ou ϕ	Φ
6	Zêta	ζ	Z	14	Xi	ξ	Ξ	22	Chi	χ	X
7	Êta	η	H	15	Omicron	o	O	23	Psi	ψ	Ψ
8	Thêta	θ	Θ	16	Pi	π	Π	24	Omega	ω	Ω

La lettre Aleph \aleph de l'alphabet hébreu est utilisée pour désigner des cardinaux. Certaines lettres ont été attribuées à des nombres remarquables, notons en particulier :

π	$3, 1415 \dots \in \mathbb{R}$	L'aire d'un disque de rayon 1
e	$2, 71828 \dots \in \mathbb{R}$	Le nombre d'Euler $e = \sum_{n=0}^{\infty} 1/n!$
i	$i \in \mathbb{C}$ avec $i^2 = -1$	Parfois appelé <i>l'unité imaginaire</i>

Mentionnons la notation ressemblant à un 8 couché pour désigner l'infini. Ce n'est pas un nombre, mais il est très utile dans divers expressions que nous définirons. Le célèbre S allongé est utilisé pour désigner les intégrales :

∞	L'infini	Utilisé dans des notations : $[1, \infty[\subset \mathbb{R}$, ou encore $\sum_{n=0}^{\infty} 1/n!$, etc.
\int	L'intégrale	Par exemple dans l'expression $\int_0^1 t^2 dt$.

Enfin, on peut décorer les lettres de divers signes, comme par exemple f' pour la dérivée d'une fonction f . En voici une liste, avec la prononciation :

a'	a prime	\tilde{a}	a tilde	\bar{a}	a barre
a''	a seconde	\check{a}	a check	a_i	a indice i
a'''	a tierce	\hat{a}	a chapeau	a^i	a exposant i

- **Les opérations.** Elles permettent de décrire un objet mathématique à partir d'autres objets de même type, comme par exemple les opérations bien connues sur les nombres : somme, le produit, la division. Il y en a beaucoup d'autres, qui peuvent porter sur toute sorte d'objets mathématiques, tel les nombres, les ensembles, les applications, etc. Une opération peut avoir comme argument un, deux, ou plusieurs objets. Voici une liste des opérations les plus connues (nous y reviendrons par la suite). Dans la première liste, on indique la notation usuelle pour deux objets dans la colonne 3, pour une famille d'objets indicés par $i \in I$ dans la colonne 4.

La somme	+	$a + b$	$\sum_{i \in I} a_i$
Le produit	\times ou \cdot	$a \times b$ ou $a \cdot b$ ou ab	$\prod_{i \in I} a_i$
La réunion	\cup	$A \cup B$	$\bigcup_{i \in I} A_i$
L'intersection	\cap	$A \cap B$	$\bigcap_{i \in I} A_i$

Certaines opérations ne portent que sur deux objets :

La différence (de deux nombres)	-	$a - b$
La division, le quotient	: ou /	$a : b$ ou a/b ou $\frac{a}{b}$
La différence (de deux ensembles)	\setminus	$A \setminus B$
La composition (d'applications)	\circ	$f \circ g$ ou fg

D'autres opérations ne portent que sur un seul objet :

L'opposé (d'un nombre)	-	$-a$
L'inverse (d'un nombre)	$(-)^{-1}$ ou $1/(-)$	a^{-1} ou $1/a$ ou $\frac{1}{a}$
Le complémentaire (d'un sous-ensemble A de E)		$C_E A$ ou $E \setminus A$

- **Les connecteurs logiques.** Ce sont des opérations portant sur les propositions mathématiques, permettant de formuler à partir d'une ou plusieurs propositions \mathcal{P} , \mathcal{Q} , etc, de nouvelles propositions :

Le connecteur ou	\vee	$\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}$	\mathcal{P} ou \mathcal{Q}
Le connecteur et	\wedge	$\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}$	\mathcal{P} et \mathcal{Q}
Le connecteur non	\neg	$\neg \mathcal{P}$	non \mathcal{P}
L'implication	\Rightarrow	$\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$	\mathcal{P} implique \mathcal{Q} ; \mathcal{Q} est nécessaire à \mathcal{P}
L'équivalence	\Leftrightarrow	$\mathcal{P} \Leftrightarrow \mathcal{Q}$	\mathcal{P} et \mathcal{Q} sont équivalents; \mathcal{P} si et seulement si \mathcal{Q} .

- **Les relations.** Elles décrivent un lien entre deux objets, une propriété partagée ou non, etc. Il y a de nombreux type de relations, les plus communes sont :

L'égalité	=	$a = b$	a est égal à b
Une relation d'équivalence	\sim	$a \sim b$	a est équivalent à b
Les relations d'ordre	\leq	$a \leq b$	a est plus petit ou égal à b
	\geq	$a \geq b$	a est plus grand ou égal à b
L'ordre strict	$<$	$a < b$	a est strictement plus petit que b
	$>$	$a > b$	a est strictement plus grand que b
L'appartenance	\in	$a \in A$	a appartient à A
L'inclusion	\subset	$A \subset B$	A est inclus dans B
L'inclusion stricte	\subsetneq	$A \subsetneq B$	A est un strictement inclus dans B

On a aussi les relations qui sont la négation de ces relations, que l'on note généralement par le même symbole barré : $a \neq b$, a n'est pas égal à b , et ainsi de suite : \neq , \neq , \neq , \neq , \neq , \neq , et \neq .

- **Les quantificateurs.** Quand on parle d'une propriété qui peut être remplie ou non par certains éléments d'un ensemble E donné, on s'intéresse souvent aux questions :

- Cette propriété est-elle vraie *pour tout* élément de E ?
- Existe-t-il (au moins) un élément de E qui vérifie cette propriété ?
- Existe-t-il un unique élément de E qui vérifie cette propriété ?

Les expressions *pour tout*, *il existe*, et *il existe un unique* sont appelées *quantificateurs*. On leur a attribué un symbole :

Quantificateurs existentiels	\exists	il existe
	$\exists!$	il existe un unique
Quantificateur universel	\forall	pour tout

Par exemple, l'expression

$$\forall n \in \mathbb{Z}, \exists! m \in \mathbb{Z} \text{ avec } m + n = 0$$

se lira *Pour tout nombre entier relatif n , il existe un unique nombre entier relatif m avec $m + n = 0$* . Remarquons que l'usage des symboles \exists , $\exists!$, \forall est réservé aux formules où l'on veut gagner de la place, mais ces symboles ne devraient pas être utilisés dans des phrases (si possible, on préférera la deuxième formulation dans l'exemple ci-dessus). Le symbole \exists fait référence au E de *existe*, le symbole \forall est un A inversé en référence à *alle*, le mot allemand pour *tout*.

- **Les flèches.** On a déjà vu les doubles flèches \Rightarrow et \Leftrightarrow comme connecteurs ci-dessus. Les flèches simples sont utilisées pour désigner *des applications* :

Application	\rightarrow	$f : A \rightarrow B$	f est une application de A dans B , et
	\mapsto	$a \mapsto b$	a est envoyé sur b

Par exemple, on peut définir l'application f de \mathbb{R} dans \mathbb{R} qui envoie un nombre réel x sur le nombre réel x^2 par les notations suivantes :

$$f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}, x \mapsto x^2 \text{ ou aussi } f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}, f(x) = x^2, \forall x \in \mathbb{R}.$$

- **Les délimiteurs.** Ce sont les parenthèses, les accolades, les crochets. On les utilise de nombreuses façons. Voici quelques exemples très courants :

()	Pour spécifier l'ordre des opérations	$(a + b) \times c$
	Pour évaluer une application en un élément	$f(x)$
	Pour donner des matrices	$\begin{pmatrix} 0 & 1 \\ 1 & 0 \end{pmatrix}$
	Pour donner des coefficients binomiaux	$\binom{n}{p}$
{ }	Pour définir des ensembles	$\{1, 2, 3\}, \{a \in \mathbb{N}; a \geq 5\}$
	Pour spécifier des cas	Pour $x \in \mathbb{R}$, soit $ x = \begin{cases} x & \text{si } x \geq 0, \\ -x & \text{si } x < 0. \end{cases}$
[]	Pour définir des intervalles	$[a, b] \subset \mathbb{R},]a, b[\subset \mathbb{R}$, etc.

- **Les noms abrégés.** De nombreuses fonctions sont désignées par des abréviations faisant référence à leur nom ; notons par exemple :

cos	Le cosinus
sin	Le sinus
tan	La tangente

arccos	L'arccosinus
arcsin	L' arcsinus
arctan	L'arctangente

exp	l'exponentielle
log	le logarithme (base 10)
ln	le logarithme naturel

La liste de symboles ci-dessus est loin d'être exhaustive, nous en rencontrerons bien d'autres !



Les énoncés mathématiques.

Les mathématiques visent à *définir* de façon rigoureuse certains objets (des nombres, des fonctions, des constructions géométriques, etc.), puis à les *étudier* en énonçant et démontrant leurs propriétés. Les motivations pour la définition et l'étude de ces objets viennent souvent des autres sciences, en particulier de la physique. Un texte mathématique s'articule donc autour d'énoncés de deux types, qui correspondent à ces deux objectifs :

- ▷ *Les définitions* : ce sont les énoncés qui permettent définir, de spécifier les objets mathématiques que l'on va étudier, en se basant sur d'autres objets déjà supposés connus.
- ▷ *Les propositions mathématiques* : ce sont les affirmations ou les assertions qui énoncent des propriétés des objets mathématiques en question. Par définition, une proposition mathématique doit être soit *vraie*, soit *fausse*. C'est ce qu'on appelle le principe du *tiers-exclu*. On dit souvent *proposition* au lieu de *proposition mathématique*.

Voici quelques exemples. Les énoncés suivants sont des définitions :

- Soient $a, b \in \mathbb{R}$ avec $a \leq b$. On note $[a, b]$ l'ensemble des nombres réels x avec $a \leq x \leq b$, et on l'appelle *l'intervalle fermé de a à b* .
- On dit qu'un nombre entier est *pair* s'il est divisible par 2.

Le premier énoncé donne une définition d'un sous-ensemble de \mathbb{R} , qui sera noté $[a, b]$, et lui donne le nom *intervalle fermé de a à b* . Le second énoncé définit sous quelle condition un nombre entier est dit *pair*. Les énoncés suivants sont des propositions mathématiques :

- (a) *Le nombre entier 4 est pair.*
- (b) $3 \in [2, 4]$.
- (c) *Le nombre entier 3 est pair.*
- (d) $5 \in [2, 4]$.

Les propositions mathématiques (a) et (b) sont vraies, alors que (c) et (d) sont fausses ! Pour décider si une assertion est une proposition mathématique, et pour pouvoir décider si elle est vraie ou fausse, il faut bien sûr avoir défini tous les objets et concepts apparaissant dans l'assertion. Par exemple, pour les assertions (a) et (c), il faut que la notion de nombre *pair* ait été définie. De même, les assertions (b) et (d) ont un sens seulement si l'intervalle $[2, 4]$ a été défini.

De nombreuses assertions portent sur plusieurs éléments d'un ensemble à la fois. Pour énoncer l'assertion, il est très utile de nommer une variable et préciser comment celle-ci peut varier. Voici un exemple :

Pour tout nombre naturel pair n , le nombre $n + 2$ est pair.

Notons que cette assertion fait appel au quantificateur universel "pour tout", et à la variable n , qui désigne un nombre naturel pair. Cette assertion est une proposition mathématique vraie, car on obtient une assertion vraie lorsque l'on remplace la variable n par chacune de ses valeurs possibles, c'est-à-dire par n'importe quel nombre naturel pair. L'assertion

Pour tout nombre entier n , le nombre $n + 2$ est pair

est fausse : par exemple 1 est nombre entier, mais $1 + 2 = 3$ n'est pas pair. Dans d'autres situations, une assertion peut porter sur l'existence d'un objet avec une certaine propriété :

Il existe un nombre réel y avec $y^2 = 2$.

Cette assertion est vraie. Ici, on fait appel à une variable $y \in \mathbb{R}$ pour pouvoir spécifier la propriété des nombres recherchés (ceux dont le carré est 2), et l'énoncé affirme qu'il existe au moins un tel nombre. La proposition mathématique

Il existe un unique nombre réel $y > 0$ avec $y^2 = 2$.

est aussi vraie : elle nous permet de définir $\sqrt{2}$ comme l'unique nombre réel positif vérifiant $(\sqrt{2})^2 = 2$.

Enfin, de nombreux énoncés font appels à la fois aux quantificateurs universel et existentiel. Par exemple, la proposition

Pour tout $x \in \mathbb{R}$ avec $x \geq 0$, il existe un unique $y \in \mathbb{R}$ avec $y \geq 0$ et $y^2 = x$

est vraie : elle affirme que tout nombre réel non négatif admet une racine non négative, et une seule. Il faut bien sûr faire très attention aux quantificateurs, et à l'ensemble des valeurs des variables. Par exemple, la proposition

Pour tout $x \in \mathbb{R}$, il existe $y \in \mathbb{R}$ avec $y^2 = x$.

est fausse : si le nombre x est négatif, il n'a aucune racine. De même, la proposition

Pour tout $x \in \mathbb{C}$, il existe un unique $y \in \mathbb{C}$ avec $y^2 = x$

est aussi fausse : un nombre complexe x admet effectivement toujours une racine, mais elle n'est pas unique si $x \neq 0$. Par contre, la proposition

Pour tout $x \in \mathbb{C}$, il existe $y \in \mathbb{C}$ avec $y^2 = x$

est vraie.

Ainsi, dans une proposition mathématique qui utilise une variable, il est **indispensable** de toujours bien préciser les quantificateurs et le domaine des valeurs possibles de la variable ; sans cela, ce n'est pas une proposition mathématique. Par exemple, l'assertion

Pour tout x , il existe y avec $y^2 = x$

n'est pas une proposition mathématique : comme on a pas précisé les valeurs possibles de x , y , ni précisé ce qu'est y^2 (est-ce le produit d'un nombre y avec lui-même, ou est-ce un produit dans un autre contexte ?), cet énoncé est trop imprécis pour pouvoir décider s'il est vrai ou faux.

Pour aider le lecteur à repérer le rôle des énoncés, les textes mathématiques sont très structurés : ils sont en général découpés en petits paragraphes introduits par un *intitulé*. L'intitulé précise la fonction du paragraphe, par exemple s'il vise à *définir* un objet ou une propriété d'un objet, à *énoncer* une proposition, à la *démontrer*, etc. Voici une liste des intitulés les plus courants :

- ▷ **Définition.** Le paragraphe qui suit introduit un *nouveau* concept mathématique, en n'utilisant que de notions déjà supposées connues, et lui donne un nom ou un qualificatif. Ce nom est en général mis en *italique* pour bien souligner que c'est lui qui est défini ici.
- ▷ **Théorème.** L'énoncé qui suit est une affirmation vraie. De plus, le résultat énoncé est considéré comme l'un des résultats majeur du texte.
- ▷ **Proposition.** L'énoncé qui suit est une affirmation vraie. Le résultat énoncé est considéré important, mais pas suffisamment pour être appelé "théorème". Ne pas confondre avec la notion de *proposition mathématique* discutée plus haut, qui peut être vraie ou fausse.
- ▷ **Corollaire.** L'énoncé qui suit est une affirmation vraie qui se déduit plus ou moins directement du résultat précédent.
- ▷ **Lemme.** L'énoncé qui suit est une affirmation vraie qui n'est pas retenue comme résultat majeur, mais qui peut être par exemple de nature technique, ou qui est une étape intermédiaire dans la preuve d'un résultat majeur. Un lemme peut malgré tout avoir une démonstration difficile, ou être célèbre !
- ▷ **Démonstration** ou **Preuve.** Annonce que le texte qui suit apporte la démonstration de l'affirmation précédente : l'auteur va s'efforcer de convaincre le lecteur que le résultat énoncé est vrai. Pour le lecteur, comprendre une démonstration nécessitera souvent un travail supplémentaire à la simple lecture du texte. La fin d'une démonstration est souvent marquée par un symbole, comme par exemple \square .
- ▷ **Conjecture.** S'utilise pour une assertion que l'auteur pense être vraie (par exemple parce qu'il n'a pas trouvé de contre-exemple), mais pour laquelle une démonstration n'est pas connue.

- ▷ **Remarque.** Le texte qui suit vise en général à apporter des éclaircissements ou des variantes, à avertir le lecteur sur des pièges à éviter, etc.
- ▷ **Exemple.** Le texte qui suit sert à illustrer une définition ou un résultat en présentant ce que l'énoncé signifie dans une situation concrète, explicite.
- ▷ **Axiome.** Se dit d'une proposition qui est considérée comme indémontrable mais vraie, et qui sert de point de départ à la théorie que l'on développe.
- ▷ **Exercice.** Le texte qui suit soumet un problème à résoudre. En général, tout ce qui est nécessaire à la résolution a été présenté auparavant. Si l'exercice est difficile, l'auteur peut donner une aide ou un "tuyau" au lecteur : ce tuyau est alors précédé de l'intitulé **Indication**.
- ▷ **Notation.** Le texte qui suit introduit une façon de noter ou d'écrire un concept mathématique déjà défini.

Remarquons que les phrases énonçant un résultat ou une conjecture sont en général en *italique*, alors que les définitions, les remarques et les exemples ne le sont pas.

Une fois qu'ils ont fait l'objet d'une définition dédiée, les nouveaux concepts peuvent être utilisés dans la suite du texte sans rappels : c'est au lecteur de se souvenir de toutes les définitions introduites plus haut, de connaître les résultats et les utilisations qui ont en été faites. C'est ainsi que le vocabulaire utilisé s'enrichit progressivement de termes au sens mathématique très précis, dont la définition est supposée connue, comme par exemple une *fonction continue*, un *polynôme irréductible*, etc. Plus on avance dans l'étude des mathématiques, plus le bagage de notions et résultats supposés connus est grand, et plus ceux-ci sont utilisés sans être rappelés.

Terminons par une remarque typographique : on ne commence jamais une phrase par un symbole mathématique, car le résultat est souvent peu lisible. Ainsi, on n'écrira pas

Considérons un nombre entier naturel pair n . $n + 2$ est pair

car ce n'est pas très lisible, mais, par exemple,

Considérons un nombre entier naturel pair n . Alors $n + 2$ est pair.

1. ENSEMBLES, SOUS-ENSEMBLES, ÉLÉMENTS

Dans ce chapitre, nous allons présenter la notion d'un *ensemble* et la notion d'*éléments appartenant à un ensemble*. Ces notions jouent un rôle fondamental : on peut considérer que les ensembles sont les objets à partir desquels toutes les mathématiques sont construites. Cependant, nous n'allons pas donner de définition d'un ensemble : nous considérerons que leur existence et la possibilité de les manipuler comme nous le ferons sont des axiomes à partir desquels les mathématiques sont construites. La nécessité d'axiomatiser les ensembles, c'est-à-dire de donner une liste précise de postulats et d'axiomes à partir desquels on peut définir les ensembles qui nous intéressent, et formuler et démontrer des résultats à leur sujet, est apparue au 19^{ème} siècle, et a donné naissance à une branche des mathématiques appelée *Théorie des Ensembles*, créée par Georg Cantor. Un ensemble d'axiomes offrant un cadre à la théorie des ensembles a été proposé au début du 20^{ème} siècle par Ernst Zermelo et Adolf A. H. Fraenkel. Au milieu du 20^{ème} siècle, Kurt Gödel a démontré ses célèbres *Théorèmes d'Incomplétude*, qui, ont révolutionné la théorie des ensembles. La théorie des ensembles fait aujourd'hui partie du domaine des mathématiques appelé *La Logique*.

Dans ce cours, nous partirons de notre connaissance intuitive de la notion d'ensemble, sans entrer dans les détails de la théorie des ensembles, dont l'étude, très abstraite, est en général reportée à un niveau d'études correspondant au master.

Les ensembles et leurs éléments.

Comme annoncé plus haut, nous ne donnons pas de définition d'un *ensemble*, mais nous basons sur la connaissance intuitive que nous en avons. Disons :

Un *ensemble* est une collection d'objets, appelés *éléments*, avec la propriété suivante : pour un objet donné, l'assertion que cet objet appartient à la collection est soit vraie, soit fausse.

Dans ce chapitre, nous noterons en général un ensemble par une lettre majuscule, par exemple A , et un élément de A par une lettre minuscule, par exemple a . Remarquons que l'on ne dit rien sur la nature de a , mais juste

que c est un élément de A . La seule chose qui importe, pour caractériser un ensemble A , est qu'il n'y a pas d'ambiguïté sur ses éléments : si on se donne un objet a , on a soit que a appartient à A , soit il n'y appartient pas.

Notation 1.1. Pour noter l'appartenance d'un élément à un ensemble, on utilise le symbole " \in ". Ainsi, la notation

$$a \in A$$

signifie a appartient à A , ou, de façon équivalente, a est un élément de l'ensemble A . Pour dire qu'un objet b n'appartient pas à un ensemble A , on utilise la notation $b \notin A$.

Exemples 1.2. (a) Un exemple très intuitif d'ensemble est celui d'un sac de billes A , dont les éléments sont les billes qu'il contient. On sera tous d'accord que si l'on pointe sur un objet quelconque, on pourra dire s'il s'agit d'une bille de ce sac, donc d'un élément de A , ou non.

(b) Un exemple fondamental est celui d'ensemble vide : c'est un ensemble qui ne contient aucun élément. On peut y penser, en terme de l'exemple (a), comme d'un sac de billes vide. Remarquons que l'existence d'un ensemble vide est un axiome de la Théorie des Ensembles.



Notation 1.3. Un ensemble peut être donné *en extension*, c'est-à-dire en donnant la liste de tous ses éléments. On dit aussi *énumérer* l'ensemble. La liste des éléments s'écrit alors entre accolades : par exemple, on peut définir l'ensemble A contenant comme éléments les nombres 1, 2, 3 et 4, et on utilise pour cela la notation

$$A = \{1, 2, 3, 4\}.$$

On peut aussi se représenter A sous la forme d'un sac de billes, contenant les quatre "billes" ou "points" appelés 1, 2, 3 et 4 ; les parenthèses $\{ \dots \}$ représentent alors le "sac" ou le conteneur.

Définition 1.4. Un ensemble qui contient un élément et un seul est appelé un *singleton*. Si a est l'unique élément d'un singleton A , on notera l'ensemble A en extension : $A = \{a\}$.

Attention, dans le cas d'un singleton $\{a\}$, il ne faut pas confondre a , qui est ici un élément de $\{a\}$, et $\{a\}$, qui est l'ensemble contenant l'unique élément a . On a par contre $a \in \{a\}$.

Inclusion et sous-ensembles.

Définition 1.5. Supposons donnés deux ensembles A et B .

(a) On dit que A est *inclu* dans B si tous les éléments de A sont aussi des éléments de B . On notera

$$A \subset B \text{ (ou parfois } B \supset A)$$

l'assertion que A est inclu dans B . On dira aussi qu'

il y a une inclusion de A dans B ,

ou, de façon équivalente, que

A est un sous-ensemble de B .

Si A contient au moins un élément qui n'appartient pas à B , alors A n'est pas inclu dans B , ce que l'on note

$$A \not\subset B.$$

(b) On dit que A et B sont *égaux* si on a une double inclusion $A \subset B$ et $B \subset A$. On notera

$$A = B$$

l'égalité de A et B . En d'autres termes, A et B sont égaux s'ils sont formés des mêmes éléments.

Notation 1.6. Si on veut préciser que A est un sous-ensemble de B qui n'est pas égal à B , on dit que l'on a une *inclusion stricte* de A dans B , et on le note $A \subsetneq B$.

Remarque 1.7. Si B est un ensemble quelconque et si A est un ensemble vide, on a forcément $A \subset B$. En particulier, si A et B sont des ensembles vides, alors $A = B$. Ainsi, il existe un et un seul ensemble vide. Cette remarque justifie la définition suivante.

Définition 1.8. On appelle *ensemble vide* l'unique ensemble ne contenant aucun élément, et on le note \emptyset .

Remarque 1.9. On remarque que dans l'écriture en extension d'un ensemble, l'ordre dans le quel on écrit la liste les éléments n'a pas d'importance. Par exemple,

$$\{1, 2, 3, 4\} = \{2, 4, 1, 3\},$$

car ces deux ensembles ont les mêmes éléments, qui sont les nombres 1, 2, 3 et 4.

Proposition 1.10. Si A , B et C sont des ensembles avec $A \subset B$ et $B \subset C$, alors on a aussi $A \subset C$.

Démonstration. Soit $x \in A$. Comme $A \subset B$, on en déduit $x \in B$. Comme $B \subset C$, on en déduit $x \in C$. Ainsi, pour tout $x \in A$, on a $x \in C$, donc $A \subset C$. \square

Exemples 1.11. (a) Si A est un ensemble quelconque, on a bien sûr $A \subset A$ et $A = A$.

(b) On a les ensembles de nombres bien connus depuis le collège :

- \mathbb{R} : L'ensemble des nombres réels,
- \mathbb{Q} : L'ensemble des nombres rationnels,
- \mathbb{Z} : L'ensemble des nombres entiers relatifs,
- \mathbb{N} : L'ensemble des nombres entiers,

avec les inclusions $\mathbb{N} \subset \mathbb{Z} \subset \mathbb{Q} \subset \mathbb{R}$.

(c) Si on considère les sous-ensembles de \mathbb{N} donnés par $A = \{1, 2, 4\}$, $B = \{1, 2, 3, 4\}$ et $C = \{1, 5\}$, alors on a $A \subset B$, $C \not\subset B$, par exemple.

(d) La majorité des ensembles que nous utiliserons ne sont pas donnés en extension. Du coup, il n'est pas forcément facile de décider si un élément d'un ensemble appartient ou non à un sous-ensemble (même si on sait que seule une des deux assertions est vraie). Par exemple, si on prend $\sqrt{2} \in \mathbb{R}$, ou $\pi \in \mathbb{R}$, alors $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ et $\pi \notin \mathbb{Q}$, mais ce n'est pas évident et il faut en faire la démonstration (celle de $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ sera faite plus loin).

Définition 1.12. Soit E un ensemble. L'ensemble de tous les sous-ensembles de E est un ensemble appelé *l'ensemble des parties de E* , et est noté $P(E)$.

L'existence de $P(E)$ est aussi un axiome de la Théorie des Ensembles.

Exemples 1.13.



Remarque 1.14. Par définition même de $P(E)$, dire que A est un sous-ensemble de E est équivalent à dire que A est un élément de $P(E)$. Les éléments de $P(E)$ sont donc eux-mêmes des ensembles. Attention donc aux notations :

- ▷ Pour A un sous-ensemble de E , on utilise les notations $A \subset E$ et $A \in P(E)$.
- ▷ Pour x un élément de E , on note $x \in E$ pour l'élément, et $\{x\} \subset E$ ou $\{x\} \in P(E)$ pour le sous-ensemble de E ne contenant que l'élément x .

Souvent, les éléments d'un ensemble E que l'on choisit pour former un sous-ensemble A de E sont nombreux, voire sont en nombre infinis ; c'est par exemple le cas si on veut parler du sous-ensemble de \mathbb{N} contenant tous les entiers naturels pairs. Dans ce cas, il est alors impossible de donner l'ensemble A en extension (donc de dresser la liste complète de ses éléments). On recourt alors à la notion de *propriété* d'un élément de E , et on dit que A est le sous-ensemble formé des éléments de E ayant cette propriété.

Définition 1.15. Soit E un ensemble, et soit \mathcal{P} une assertion dépendant d'un paramètre $x \in E$. Notons $\mathcal{P}(x)$ cette assertion évaluée en x . On dira que \mathcal{P} est une *propriété sur les éléments de E* si, pour chaque $x \in E$, l'assertion $\mathcal{P}(x)$ est une proposition au sens mathématique, donc est soit vraie, soit fausse (tiers-exclu). Dans ce cas, on dénotera par

$$\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$$

le sous-ensemble de E formé des éléments $x \in E$ pour les quels $\mathcal{P}(x)$ est *vraie*.

Remarque 1.16. On remarque que la condition de tiers-exclu sur \mathcal{P} nous garantit que le sous-ensemble

$$A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$$

est bien-défini, c'est-à-dire que ses éléments ont été bien caractérisés : si $x \in E$, alors $x \in A$ si $\mathcal{P}(x)$ est vraie, et $x \notin A$ si $\mathcal{P}(x)$ est fausse. On ne donne pas la liste des éléments de A , mais une propriété qui caractérise ses éléments : on dit que A est donné *en compréhension* (par opposition à un ensemble donné *en extension*). Par exemple,

$$\{1, 2, 3, 4\} \quad \text{et} \quad \{n \in \mathbb{N} ; 1 \leq n \leq 4\}$$

sont deux notations pour le même sous-ensemble de \mathbb{N} : la première est *en extension*, la deuxième *en compréhension*, en utilisant la propriété \mathcal{P} sur les éléments n de \mathbb{N} correspondant à la condition $1 \leq n \leq 4$, ce que l'on notera simplement

$$\mathcal{P}(n) : (1 \leq n \leq 4).$$

Exemples 1.17. (a) Supposons donné un ensemble E et un sous-ensemble A . On considère la propriété \mathcal{P} donnée, pour $x \in E$, par $\mathcal{P}(x) : (x \in A)$. Alors \mathcal{P} est bien une propriété portant sur les éléments de E : pour $x \in E$, l'assertion $x \in A$ est soit vraie, soit fausse. On a bien sûr $A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$. Évidemment, cette notation n'est pas très utile ici, il est plus simple d'écrire A que d'écrire $\{x \in E ; x \in A\}$.

(b) Un intervalle réel sont un exemple bien connu de sous-ensemble de \mathbb{R} . Par exemple, si $a \in \mathbb{R}$, on définit

$$\begin{aligned} [a, \infty[&:= \{x \in \mathbb{R} ; x \geq a\}, \\]a, \infty[&:= \{x \in \mathbb{R} ; x > a\}, \\]-\infty, a] &:= \{x \in \mathbb{R} ; x \leq a\}, \\]-\infty, a[&:= \{x \in \mathbb{R} ; x < a\}. \end{aligned}$$



Remarque 1.18 (Le paradoxe de Russel, 1903). Attention ! On ne peut donner en extension qu'un *sous-ensemble* d'un ensemble donné E , en partant d'une propriété portant sur les éléments de E . L'argument suivant montre qu'il n'existe pas *d'ensemble de tous les ensembles*, qu'on pourrait être tenté d'écrire de façon erronée $\{x ; x \text{ est un ensemble}\}$. Une telle écriture n'est pas autorisée car on ne précise pas à quel ensemble *prédéfini* l'élément x appartient.



Définition 1.19. Supposons donnés un ensemble E et deux propriétés \mathcal{P} et \mathcal{Q} portant sur les éléments de E .

(a) On dit que \mathcal{P} implique \mathcal{Q} , ce que l'on note $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$, si, pour tout $x \in E$ pour le quel $\mathcal{P}(x)$ est vraie, alors $\mathcal{Q}(x)$ est aussi vraie.

(b) On dit que \mathcal{P} est équivalente à \mathcal{Q} , ce que l'on note $\mathcal{P} \Leftrightarrow \mathcal{Q}$, si d'une part \mathcal{P} implique \mathcal{Q} et d'autre part \mathcal{Q} implique \mathcal{P} .

Remarque 1.20. Supposons donnés un ensemble E et deux propriétés \mathcal{P} et \mathcal{Q} portant sur les éléments de E . Alors $\mathcal{P} \Leftrightarrow \mathcal{Q}$ revient à dire que pour $x \in E$,

si $\mathcal{P}(x)$ est vraie alors $\mathcal{Q}(x)$ est vraie, et si $\mathcal{Q}(x)$ est vraie alors $\mathcal{P}(x)$ est vraie

ce que l'on dit plus simplement de la façon suivante :

$\mathcal{P}(x)$ est vraie si et seulement si $\mathcal{Q}(x)$ est vraie.

La proposition suivante est simplement une reformulation de la Définition 1.19.

Proposition 1.21. Supposons donnés un ensemble E et deux propriétés \mathcal{P} et \mathcal{Q} portant sur les éléments de E . Alors les propositions suivantes sont équivalentes :

(a) \mathcal{P} implique \mathcal{Q} ;

(b) On a une inclusion $\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \subset \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\}$.

Corollaire 1.22. Supposons donnés un ensemble E et deux propriétés \mathcal{P} et \mathcal{Q} portant sur les éléments de E . Alors les propositions suivantes sont équivalentes :

(a) \mathcal{P} est équivalente à \mathcal{Q} ;

(b) On a une égalité $\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} = \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\}$.

Démonstration. Cela suit de la Proposition 1.21, car l'égalité des ensembles correspond à la double inclusion, et l'équivalence de \mathcal{P} et \mathcal{Q} à la double implication $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ et $\mathcal{Q} \Rightarrow \mathcal{P}$. □

Exemples 1.23. (a) Sur les nombres réels, considérons les propriétés portant sur $x \in \mathbb{R}$ données par $\mathcal{P}(x)$: ($x \geq 1$) et $\mathcal{Q}(x)$: ($x^2 \geq 1$). Alors $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$, ce qui correspond à l'inclusion

$$\{x \in \mathbb{R} ; x \geq 1\} \subset \{x \in \mathbb{R} ; x^2 \geq 1\}.$$



2. OPÉRATIONS SUR LES ENSEMBLES ET SUR LES PROPOSITIONS

Dans ce chapitre, nous allons considérer des opérations sur des ensembles, qui permettent de définir de nouveaux ensembles. Nous ne considérerons dans un premier temps que des opérations définies sur les sous-ensembles d'un ensemble donné E . Nous mentionnerons plus tard le cas général.

Nous allons mettre en parallèle ces opérations sur les ensembles et des opérations correspondantes sur les propositions. Ces opérations permettant de former de nouvelles propositions sont appelées des *connecteurs logiques* ou simplement des *connecteurs*.

Ces mêmes opérations existent aussi pour les propriétés portant sur les éléments d'un ensemble E : en effet, ces propriétés sont simplement des propositions qui dépendent d'un paramètre $x \in E$.

Le connecteur « ou » et la réunion.

Définition 2.1. Soient \mathcal{P} et \mathcal{Q} deux propositions. On définit la proposition “ \mathcal{P} ou \mathcal{Q} ”, notée en symbole $\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}$, par la règle suivante : $(\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})$ est fausse si \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont toutes deux fausses, et est vraie sinon.

Remarque 2.2. Soit E un ensemble ; on peut bien sûr étendre le connecteur aux propriétés : si \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont des propriétés portant sur les éléments de E , on définit la propriété “ \mathcal{P} ou \mathcal{Q} ”, notée en symbole $\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}$, par

$$(\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})(x) : (\mathcal{P}(x) \vee \mathcal{Q}(x)) .$$

En d'autres termes, pour $x \in E$ donné, la proposition $(\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})(x)$ est *fausse* si $\mathcal{P}(x)$ et $\mathcal{Q}(x)$ sont toutes deux fausses, et est vraie sinon.

Définition 2.3. Soit E un ensemble, et soient A et B deux sous-ensembles de E . On définit la *réunion de A et de B* comme le sous-ensemble de E composé des éléments qui sont dans A **ou** dans B . La réunion de A et B est notée $A \cup B$, et se lit “ A union B ”. Ainsi, en terme des propriétés $x \in A$ et $x \in B$ sur les éléments de E , on a

$$A \cup B = \{x \in E ; x \in A \text{ ou } x \in B\} .$$

Remarque 2.4. Dans la définition ci-dessus, il faut faire attention au sens du mot en gras **ou** : on dit que ce **ou** est *inclusif* (on dit aussi *non-exclusif*). Cela signifie que l'on accepte aussi dans $A \cup B$ les éléments qui sont à la fois dans A et dans B . C'est pareil pour les propositions : la proposition $(\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})$ est vraie si \mathcal{P} est vraie, ou si \mathcal{Q} est vraie, ou si toutes deux sont vraies.

Exemple 2.5. (a) On a l'égalité suivante entre sous-ensembles de \mathbb{R} :

$$\begin{aligned} \{x \in \mathbb{R} ; x \leq -1\} \cup \{x \in \mathbb{R} ; 1 \leq x\} &= \{x \in \mathbb{R} ; x \leq -1 \text{ ou } 1 \leq x\} \\ \{x \in \mathbb{R} ; x \leq 1\} \cup \{x \in \mathbb{R} ; -1 \leq x\} &= \{x \in \mathbb{R} ; x \leq 1 \text{ ou } -1 \leq x\} = \mathbb{R} \end{aligned}$$

On rappelle que le **ou** est inclusif.



La proposition suivante découle immédiatement des définitions.

Proposition 2.6. Soit E un ensemble, et soient \mathcal{P} et \mathcal{Q} deux propriétés portant sur les éléments de E . Alors

$$\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \cup \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\} = \{x \in E ; (\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})(x)\} .$$

Remarque 2.7. Les *diagrammes de Venn* permettent de décrire par un schéma les opérations sur une famille finie de sous-ensembles d'un ensemble E , et les relations entre ces opérations. De même, pour les propositions, les *tables de vérité* permettent de schématiser la définition des connecteurs et de donner la valeur de vérité des nouvelles propositions formées à l'aide de connecteurs.



Notation 2.8. On a souligné ci-dessous le lien entre le connecteur **ou** et la réunion, que l'on note par des symboles se ressemblant : \vee et \cup (c'est un moyen de s'en souvenir). On utilisera les deux notations pour ce connecteur. Par exemple, dans la Définition 2.3, on a écrit

$$x \in A \text{ ou } x \in B, \text{ mais on aurait aussi pu écrire } (x \in A) \vee (x \in B).$$

Le connecteur « et » et l'intersection.

Définition 2.9. Soient \mathcal{P} et \mathcal{Q} deux propositions. On définit la proposition “ \mathcal{P} et \mathcal{Q} ”, notée en symbole $\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}$, par la règle suivante : $(\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})$ est vraie si \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont toutes deux vraies, et est fausse sinon.

Remarque 2.10. Soit E un ensemble ; on peut bien sûr étendre le connecteur aux propriétés : si \mathcal{P} et \mathcal{Q} sont des propriétés portant sur les éléments de E , on définit la propriété “ \mathcal{P} et \mathcal{Q} ”, notée en symbole $\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}$, par

$$(\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})(x) : (\mathcal{P}(x) \wedge \mathcal{Q}(x)).$$

En d'autres termes, pour $x \in E$ donné, la proposition $(\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})(x)$ est vraie si $\mathcal{P}(x)$ et $\mathcal{Q}(x)$ sont toutes deux vraies, et est fausse sinon.

Définition 2.11. Soit E un ensemble, et soient A et B deux sous-ensembles de E . On définit l'*intersection de A et de B* comme le sous-ensemble de E composé des éléments qui sont dans A **et** dans B . L'intersection de A et B est notée $A \cap B$, et se lit “ A intersection B ”. Ainsi, en terme des propriétés $x \in A$ et $x \in B$ sur les éléments de E , on a

$$A \cap B = \{x \in E ; x \in A \text{ et } x \in B\}.$$

Exemple 2.12. (a) Les intervalles réels suivants s'obtiennent par intersection de ceux que nous avons définis à l'Exemple 1.17 : pour $a, b \in \mathbb{R}$ avec $a \leq b$, on pose

$$\begin{aligned} [a, b] &:= [a, \infty[\cap] - \infty, b] = \{x \in \mathbb{R} ; x \geq a \text{ et } x \leq b\} = \{x \in \mathbb{R} ; a \leq x \leq b\}, \\ [a, b[&:= [a, \infty[\cap] - \infty, b[= \{x \in \mathbb{R} ; x \geq a \text{ et } x < b\} = \{x \in \mathbb{R} ; a \leq x < b\}, \\]a, b] &:=]a, \infty[\cap] - \infty, b] = \{x \in \mathbb{R} ; x > a \text{ et } x \leq b\} = \{x \in \mathbb{R} ; a < x \leq b\}, \\]a, b[&:=]a, \infty[\cap] - \infty, b[= \{x \in \mathbb{R} ; x > a \text{ et } x < b\} = \{x \in \mathbb{R} ; a < x < b\}. \end{aligned}$$

On remarque que dans la 4ème description de chacun des intervalles, les deux propriétés connectées par un **et** ont été fusionnées (le connecteur **et** n'apparaît plus explicitement, mais il y a bien deux conditions qui doivent toutes deux être satisfaites).



La proposition suivante découle immédiatement des définitions.

Proposition 2.13. Soit E un ensemble, et soient \mathcal{P} et \mathcal{Q} deux propriétés portant sur les éléments de E . Alors

$$\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \cap \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\} = \{x \in E ; (\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})(x)\}.$$

Principales propriétés de connecteurs et opérations.

On peut maintenant combiner les différents connecteurs pour créer de nouvelles propositions, ou les différentes opérations sur les sous-ensembles pour créer de nouveaux sous-ensembles. Les principales propriétés ou “règles de calcul” sont énoncées dans la proposition suivante ; ce sont elles qui permettent de simplifier les formules. On remarque la grande similitude entre les deux premiers tableaux : on passe de l’un à l’autre en remplaçant \vee par \cup , \wedge par \cap , \neg par $E \setminus -$, et \Rightarrow par \subset (et donc \Leftrightarrow par $=$). Ce n’est pas étonnant, vu que les définitions des opérations sur les ensembles se basent sur les connecteurs.

Proposition 2.29. (a) Soient \mathcal{P} , \mathcal{Q} et \mathcal{R} trois propositions. Alors on a les équivalences suivantes.

$\mathcal{P} \vee (\mathcal{Q} \vee \mathcal{R}) \Leftrightarrow (\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}) \vee \mathcal{R}$	le connecteur ou est associatif
$\mathcal{P} \vee \mathcal{Q} \Leftrightarrow \mathcal{Q} \vee \mathcal{P}$	le connecteur ou est commutatif
$\mathcal{P} \wedge (\mathcal{Q} \wedge \mathcal{R}) \Leftrightarrow (\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}) \wedge \mathcal{R}$	le connecteur et est associatif
$\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q} \Leftrightarrow \mathcal{Q} \wedge \mathcal{P}$	le connecteur et est commutatif
$\mathcal{P} \wedge (\mathcal{Q} \vee \mathcal{R}) \Leftrightarrow (\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}) \vee (\mathcal{P} \wedge \mathcal{R})$	distributivité
$\mathcal{P} \vee (\mathcal{Q} \wedge \mathcal{R}) \Leftrightarrow (\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}) \wedge (\mathcal{P} \vee \mathcal{R})$	
$\neg(\neg\mathcal{P}) \Leftrightarrow \mathcal{P}$	règles pour la négation (lois de Morgan)
$\neg(\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q}) \Leftrightarrow (\neg\mathcal{P}) \vee (\neg\mathcal{Q})$	
$\neg(\mathcal{P} \vee \mathcal{Q}) \Leftrightarrow (\neg\mathcal{P}) \wedge (\neg\mathcal{Q})$	

(b) Soit E un ensemble, et soient \mathcal{P} , \mathcal{Q} et \mathcal{R} trois propriétés portant sur les éléments de E . Alors les équivalences énoncées ci-dessus sont vraies.

(c) Soit E un ensemble, et soient A , B et C des sous-ensembles de E . Alors on a les égalités suivantes :

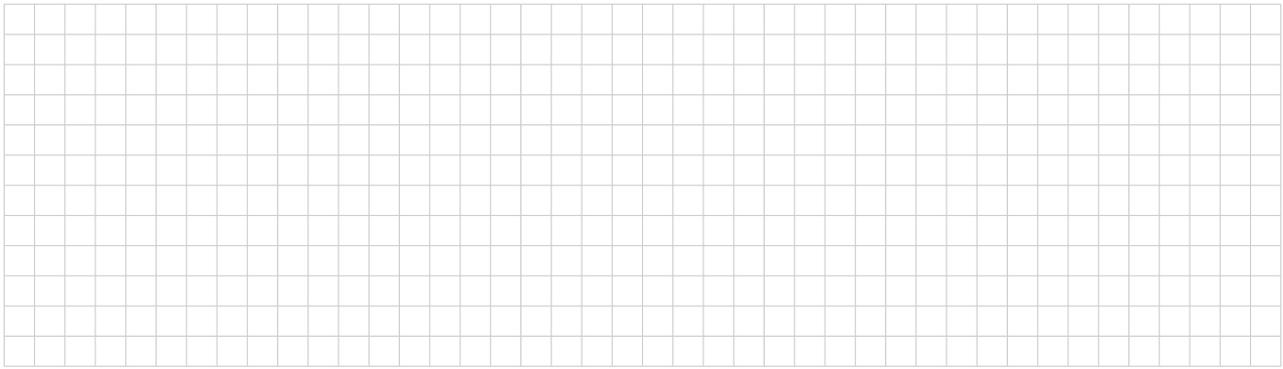
$A \cup (B \cup C) = (A \cup B) \cup C$	la réunion est associative
$A \cup B = B \cup A$	la réunion est commutative
$A \cap (B \cap C) = (A \cap B) \cap C$	l’intersection est associative
$A \cap B = B \cap A$	l’intersection est commutative
$A \cap (B \cup C) = (A \cap B) \cup (A \cap C)$	distributivité
$A \cup (B \cap C) = (A \cup B) \cap (A \cup C)$	
$E \setminus (E \setminus A) = A$	règles pour le complémentaire
$E \setminus (A \cap B) = (E \setminus A) \cup (E \setminus B)$	
$E \setminus (A \cup B) = (E \setminus A) \cap (E \setminus B)$	

On a de plus les deux égalités

$A \cup \emptyset = A$	l’ensemble vide est neutre pour la réunion
$A \cap E = A$	l’ensemble E est neutre pour l’intersection

Démonstration.

(a) On peut démontrer ces équivalences en montrant que les deux propriétés dont on affirme l’équivalence ont les mêmes tables de vérité. Nous laissons ces vérifications comme exercice, ne faisant ici, à titre d’exemple, que le cas de la première règle de distributivité.



(b) Il est évident que les mêmes règles s'appliquent aux propriétés portant sur les éléments d'un ensemble E .
 (c) Ces règles pour la réunion, l'intersection et le complémentaire suivent des définitions et des règles pour les connecteurs. Par exemple, faisons l'associativité de la réunion. On considère $A, B, C \subset E$, et les propriétés \mathcal{P}, \mathcal{Q} et \mathcal{R} portant sur les éléments de E définies par $\mathcal{P}(x) : (x \in A)$, $\mathcal{Q}(x) : (x \in B)$ et $\mathcal{R}(x) : (x \in C)$. En utilisant la Proposition 2.6 et l'associativité de \vee , on trouve

$$\begin{aligned}
 A \cup (B \cup C) &= \{x \in E; \mathcal{P}(x)\} \cup (\{x \in E; \mathcal{Q}(x)\} \cup \{x \in E; \mathcal{R}(x)\}) \\
 &= \{x \in E; \mathcal{P}(x)\} \cup \{x \in E; \mathcal{Q}(x) \vee \mathcal{R}(x)\} \\
 &= \{x \in E; \mathcal{P}(x) \vee (\mathcal{Q}(x) \vee \mathcal{R}(x))\} \\
 &= \{x \in E; (\mathcal{P}(x) \vee \mathcal{Q}(x)) \vee \mathcal{R}(x)\} \\
 &= \{x \in E; \mathcal{P}(x) \vee \mathcal{Q}(x)\} \cup \{x \in E; \mathcal{R}(x)\} \\
 &= (\{x \in E; \mathcal{P}(x)\} \cup \{x \in E; \mathcal{Q}(x)\}) \cup \{x \in E; \mathcal{R}(x)\} \\
 &= (A \cup B) \cup C
 \end{aligned}$$

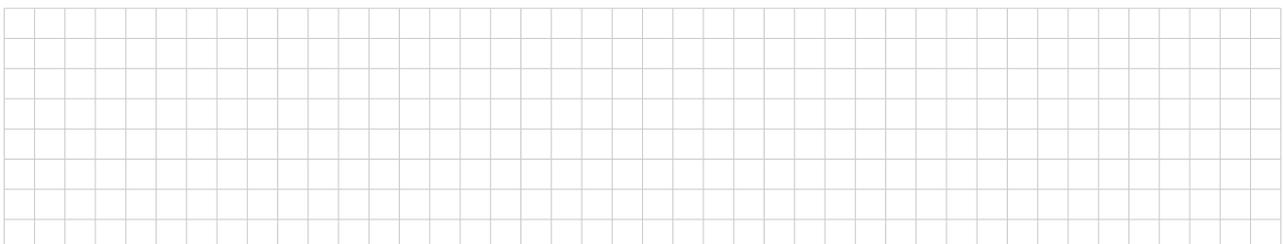
□

Remarque 2.30. On peut visualiser très facilement les “règles de calcul” données par la Proposition 2.29.(c) à l'aide d'un diagramme de Venn pour les trois sous-ensembles A, B et C de E : par exemple, vérifions $A \cap (B \cup C) = (A \cap B) \cup (A \cap C)$:



Remarque 2.31. Remarquons que l'associativité de la réunion nous permet d'écrire $A \cup B \cup C$ sans que cela soit ambigu. Cette remarque vaut aussi pour l'intersection, ainsi que pour les connecteurs \vee et \wedge .

Exemples 2.32. (a) Les règles énoncées dans la Proposition 2.29 correspondent tout-à-fait aux règles usuelles de logique du langage commun, sauf qu'ici des parenthèses indiquent l'ordre dans le quel assembler deux propositions en une seule. En français, elles sont remplacées par l'usage d'une virgule : être *rouge, et rond ou carré*, c'est pareil qu'être *rouge et rond, ou rouge et carré*.

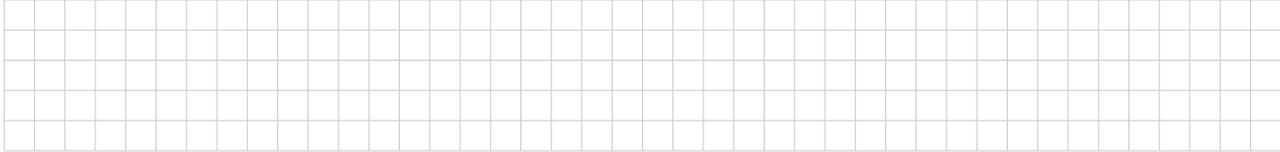


On peut combiner les différentes opérations sur les ensembles pour en obtenir de nouvelles. Donnons un exemple.

Définition 2.33. Soit E un ensemble, et soient A et B des sous-ensembles. On définit *la différence de A et B* , notée $A \setminus B$, par

$$A \setminus B = A \cap (E \setminus B) = \{x \in E ; x \in A \text{ et } x \notin B\}.$$

Exemple 2.34. On remarque que la différence n'est pas commutative en général :



Remarque 2.35. Nous avons défini plus haut les opérations sur les sous-ensembles d'un ensemble E . Ces opérations de réunion, d'intersection et de différence existent aussi pour des ensembles quelconques. Si A et B sont des ensembles, on peut définir en compréhension

$$\triangleright A \cap B = \{a \in A ; a \in B\} = \{a \in B ; a \in A\},$$

$$\triangleright A \setminus B = \{a \in A ; a \notin B\}.$$

Par contre, on ne peut pas définir $A \cup B$ en compréhension si on ne sait pas *à priori* qu'il existe un ensemble E qui contient A et B comme sous-ensembles. L'existence d'un ensemble $A \cup B$ formé de tous les éléments qui sont dans A ou dans B est un axiome de la Théorie des Ensembles de Zermelo-Fraenkel. Étant donnés trois ensembles A , B et C , toutes les propriétés données à la Proposition 2.29.(c) qui ne font pas référence à E sont **aussi valables** dans ce cadre plus général.

3. LES QUANTIFICATEURS

Nous définissons maintenant les quantificateurs universel et existentiel, déjà rencontré dans le Chapitre 0 ci-dessus et en TD. Si E est un ensemble et \mathcal{P} est une propriété portant sur les éléments $x \in E$, les quantificateurs transforment cette propriété en une *proposition mathématique* donc une assertion mathématique *soit vraie, soit fausse* : sa valeur de vérité ne dépend plus de la variable $x \in E$.

Définition 3.1. Soit E un ensemble, et \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments de E .

(a) La proposition

Pour tout $x \in E$, l'assertion $\mathcal{P}(x)$ est vraie

est notée $(\forall x \in E, \mathcal{P}(x))$ en symboles mathématiques. Cette proposition est vraie si $E = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$, et est fausse si $E \neq \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$. Le terme *pour tout*, correspondant au symbole \forall , est appelé *quantificateur universel*.

(b) La proposition

Il existe $x \in E$ pour lequel l'assertion $\mathcal{P}(x)$ est vraie

est notée $(\exists x \in E, \mathcal{P}(x))$ en symboles mathématiques. Cette proposition est vraie si $\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \neq \emptyset$, et est fausse si $\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} = \emptyset$. Le terme *il existe*, correspondant au symbole \exists , est appelé *quantificateur existentiel*.

Exemples 3.2.



Remarque 3.3. Soit E un ensemble, et \mathcal{P} et \mathcal{Q} des propriétés portant sur les éléments de E . La définition de $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ a été donnée en 1.19 : en terme des notations introduites ci-dessus, c'est la proposition

$$\left(\forall x \in E, (\mathcal{P}(x) \Rightarrow \mathcal{Q}(x)) \right).$$

On remarque que $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ n'est plus une propriété portant sur les éléments de E , mais bien une proposition mathématique, en raison du quantificateur. C'est logique : comme on l'a vu dans la Proposition 1.21, $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ est vraie si et seulement si on a l'inclusion $\{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \subset \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\}$, et la question que l'on ait cette inclusion ou non ne dépend pas d'un paramètre.

Exemple 3.4. Soit E un ensemble, et \mathcal{P} et \mathcal{Q} des propriétés portant sur les éléments de E . Posons

$$A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \quad \text{et} \quad B = \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\}.$$

On sait par la Proposition 1.21 que $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ équivaut à $A \subset B$. À la Remarque 2.28, on a vérifié que $\mathcal{P}(x) \Rightarrow \mathcal{Q}(x)$ est équivalente à $(\neg \mathcal{P})(x) \vee \mathcal{Q}(x)$. Ainsi, que $\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q}$ est vraie équivaut à ce que

$$\left(\forall x \in E, ((\neg \mathcal{P}) \vee \mathcal{Q})(x) \right)$$

soit vraie, c'est à dire, par définition de $\forall x \in E$, que l'on ait l'égalité

$$E = \{x \in E ; (\neg \mathcal{P})(x) \vee \mathcal{Q}(x)\} = \{x \in E ; (\neg \mathcal{P})(x)\} \cup \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\} = (E \setminus A) \cup B$$

(on utilise ici les Propositions 2.6 et 2.20). On a donc démontré l'équivalence

$$A \subset B \Leftrightarrow E = (E \setminus A) \cup B.$$

Remarque 3.5. Attention, lorsque l'on utilise les quantificateurs pour une variable x , il faut *toujours* précisez l'ensemble dans lequel x varie. Par exemple, l'assertion

$$\text{Pour tout } x, \text{ il existe } y \text{ avec } xy = 1$$

n'est pas une proposition mathématique ; l'assertion

$$\text{Pour tout } x \in \mathbb{Q} \setminus \{0\}, \text{ il existe } y \in \mathbb{Q} \text{ avec } xy = 1$$

en est une.

Il est *très important* de savoir manipuler correctement les quantificateurs, et de comprendre la façon dont ils interagissent avec les connecteurs. Commençons par la négation.

Proposition 3.6. Soit E un ensemble, et \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments de E . Alors on a les équivalences suivantes entre propositions :

(a) La négation de la proposition

$$\text{Pour tout } x \in E, \mathcal{P}(x) \text{ est vraie}$$

est équivalente à la proposition

$$\text{Il existe } x \in E \text{ pour lequel } \mathcal{P}(x) \text{ est fausse.}$$

(b) La négation de la proposition

$$\text{Il existe } x \in E \text{ pour lequel } \mathcal{P}(x) \text{ est vraie}$$

est équivalente à la proposition

$$\text{Pour tout } x \in E, \mathcal{P}(x) \text{ est fausse.}$$

On peut résumer ces règles à l'aide des formules suivantes :

$$\neg(\forall x \in E, \mathcal{P}(x)) \Leftrightarrow (\exists x \in E, \neg \mathcal{P}(x))$$

$$\neg(\exists x \in E, \mathcal{P}(x)) \Leftrightarrow (\forall x \in E, \neg \mathcal{P}(x))$$

Démonstration. Commençons par (a), et posons $A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$. Rappelons que les propositions

$$(\forall x \in E, \mathcal{P}(x)) \quad \text{et} \quad E = A$$

sont équivalentes par définition, donc leur négations

$$\neg(\forall x \in E, \mathcal{P}(x)) \quad \text{et} \quad E \neq A$$

sont aussi équivalentes. Or $A \subset E$, donc $E \neq A$ est équivalent à $E \setminus A \neq \emptyset$. D'autre part, on a

$$E \setminus A = \{x \in E, \neg\mathcal{P}(x)\}.$$

Donc $E \setminus A \neq \emptyset$ peut s'écrire aussi $\{x \in E ; \neg\mathcal{P}(x)\} \neq \emptyset$. Cette dernière proposition est équivalente à la proposition $(\exists x \in E, \neg\mathcal{P}(x))$. Ceci démontre (a).

La preuve de (b) est similaire :



□

Exemples 3.7. (a) Les règles données par la Proposition 3.6 sont très intuitives. Par exemple, la négation de

Toutes les billes de ce sac sont rouges

s'exprime par *Au moins une des billes de ce sac n'est pas rouge*, ce que nous dirons, en jargon mathématique :

Il existe une bille de ce sac qui n'est pas rouge.



Remarque 3.8. De nombreuses propositions contiennent plusieurs variables et quantificateurs : l'ordre dans le quel ils apparaissent est alors important, car la valeur de vérité de la proposition en dépend ! Pour ne pas s'embrouiller, on peut commencer par bien identifier chaque variable et la propriété dont la valeur dépend de cette variable, et placer des parenthèses correctement. Prenons un exemple :

$$\text{Pour tout } x \in \mathbb{R}, \text{ il existe } y \in \mathbb{R} \text{ avec } y > x. \quad (3.9)$$

Définissons une propriété \mathcal{P} portant sur les éléments $x \in \mathbb{R}$ par

$$\mathcal{P}(x) : (\exists y \in \mathbb{R}, y > x).$$

On remarque que la variable y est utilisée pour définir $\mathcal{P}(x)$. On peut aussi définir une propriété Q_x portant sur les éléments $y \in \mathbb{R}$, et dépendant d'un $x \in \mathbb{R}$, par $Q_x(y) : (y > x)$. On peut donc exprimer $\mathcal{P}(x)$ par

$$\mathcal{P}(x) : (\exists y \in \mathbb{R}, Q_x(y)).$$

La proposition donnée en (3.9) s'écrit en formule $(\forall x \in \mathbb{R}, \mathcal{P}(x))$, ou ainsi, si on remplace $\mathcal{P}(x)$ par sa formule :

$$(\forall x \in \mathbb{R}, (\exists y \in \mathbb{R}, Q_x(y))). \quad (3.10)$$

Cette proposition est vraie (il suffit de trouver pour chaque x un tel y , et on peut prendre $y = x + 1$). Si on inverse l'ordre des variables et quantificateurs, on obtient :

$$\text{Il existe } y \in \mathbb{R}, \text{ tel que pour tout } x \in \mathbb{R}, \text{ on a } y > x.$$

Cette proposition est fautive : elle affirme qu'il existe un nombre réel y plus grand que tous les autres réels. Elle est donc clairement non-équivalente à (3.9).

Remarque 3.11. Dans la remarque précédente, on a vu l'importance de l'ordre des variables et de leurs quantificateurs. Pour éviter toute confusion, il est utile d'écrire une proposition du type (3.9) sous la forme (3.10), en identifiant clairement les *propriétés* et en plaçant correctement les *parenthèses*. Par exemple, essayons de formuler la négation de la proposition (3.9). Écrivons-la en formule comme en (3.10), puis appliquons deux fois la Proposition 3.6 pour former la négation en présence de quantificateurs : une première fois pour reformuler $\neg(\forall x \in \mathbb{R}, \mathcal{P}(x))$, une seconde fois pour reformuler $\neg(\exists y \in \mathbb{R}, Q_x(y))$. Notez bien le rôle des parenthèses :

$$\begin{aligned} & \neg(\forall x \in \mathbb{R}, (\exists y \in \mathbb{R}, Q_x(y))) \\ & \Leftrightarrow (\exists x \in \mathbb{R}, \neg(\exists y \in \mathbb{R}, Q_x(y))) \\ & \Leftrightarrow (\exists x \in \mathbb{R}, (\forall y \in \mathbb{R}, \neg Q_x(y))) \\ & \Leftrightarrow (\exists x \in \mathbb{R}, (\forall y \in \mathbb{R}, y \leq x)). \end{aligned}$$

Dans la dernière équivalence, on a simplement utilisé que la négation de $y > x$ est $y \leq x$. En traduisant la dernière formule en français, on trouve que la négation de (3.9) est

$$\text{Il existe } x \in \mathbb{R}, \text{ tel que pour tout } y \in \mathbb{R}, \text{ on a } y \leq x.$$

Notons que puisque (3.9) était vraie, sa négation est fautive.

Exemples 3.12.



La proposition suivante énonce les relations existant entre les quantificateurs et les connecteurs **ou**, **et**.

Proposition 3.13. Soit E un ensemble, et soient \mathcal{P} et \mathcal{Q} des propriétés portant sur les éléments $x \in E$. Alors on a les implications et équivalences suivantes :

$(\exists x \in E, (\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})(x)) \Leftrightarrow (\exists x \in E, \mathcal{P}(x)) \vee (\exists x \in E, \mathcal{Q}(x))$
$(\forall x \in E, (\mathcal{P} \vee \mathcal{Q})(x)) \Leftarrow (\forall x \in E, \mathcal{P}(x)) \vee (\forall x \in E, \mathcal{Q}(x))$
$(\forall x \in E, (\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})(x)) \Leftrightarrow (\forall x \in E, \mathcal{P}(x)) \wedge (\forall x \in E, \mathcal{Q}(x))$
$(\exists x \in E, (\mathcal{P} \wedge \mathcal{Q})(x)) \Rightarrow (\exists x \in E, \mathcal{P}(x)) \wedge (\exists x \in E, \mathcal{Q}(x))$

Démonstration. On se convainc facilement de ces équivalences en considérant les sous-ensembles définis par ces propriétés. Posons $A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\}$ et $B = \{x \in E ; \mathcal{Q}(x)\}$. Alors, en reprenant les définitions données en 3.1, on constate que la première équivalence donnée ci-dessus correspond à

$$(A \cup B \neq \emptyset) \Leftrightarrow ((A \neq \emptyset) \vee (B \neq \emptyset))$$

qui est évident. Il en va de même des autres implications. \square

Remarque 3.14. Attention, dans le tableau ci-dessus, si l'on a indiqué seulement \Leftarrow , c'est que l'implication \Rightarrow est fautive en général, et vice-versa. On note en particulier les deux équivalences, que l'on peut formuler ainsi : on peut "distribuer" \exists sur **ou**, et on peut "distribuer" \forall sur **et**.

Exemples 3.15. Remarquons que les règles de la Propositions 3.13 sont intuitives : prenons un exemple. Soit E un sac de billes, et pour $x \in E$, considérons les propriétés

$$\mathcal{P}(x) : (x \text{ est rouge})$$

$$\mathcal{Q}(x) : (x \text{ est en bois}).$$

Alors $(\forall x \in E, \mathcal{P}(x) \vee (\forall x \in E, \mathcal{Q}(x)))$ signifie

Toutes les billes du sac sont rouges, ou toutes les billes du sac sont en bois (ou toutes les billes du sac sont rouges et en bois)

et implique bien que $(\forall x \in E, \mathcal{P}(x) \vee \mathcal{Q}(x))$, qui signifie

Toutes les billes du sac sont soit rouges, soit en bois (ou les deux).

Par exemple, si on prend un sac avec deux billes, l'une rouge en métal, l'autre bleue en bois, alors la deuxième proposition est vraie pour ce sac, mais pas la première !

Remarque 3.16. Résumons quelques points importants à retenir pour éviter des erreurs :

(a) Ne pas confondre

- une *propriété portant sur des éléments* d'un ensemble E , que l'on formule à l'aide d'une *variable* désignant un élément quelconque de E , par exemple $x \in E$;
- une *proposition* : chacune des variables qui apparaît dans une proposition doit être accompagnée d'un *quantificateur*.

(b) Une égalité entre deux ensembles est une double-inclusion, et de même, une équivalence entre propriétés ou propositions est une double-implication.

(c) Si une proposition contient plusieurs variables quantifiées, l'ordre dans lesquels on les écrit est important ! Voir Remarque 3.8.

4. TYPES DE DÉMONSTRATIONS

Les valeurs de vérités des propositions composées des connecteurs "non" et " \Rightarrow ", comme discutées dans le Chapitre 2, justifient différents *types de raisonnement* ou *types de démonstration*, sur lesquels nous reviendrons souvent dans ce cours, et qui sont utilisés très fréquemment en mathématiques. Nous présentons rapidement dans ce chapitre les principaux types de raisonnements utilisés pour les démonstrations. On y ajoutera la *démonstration par récurrence* dans le Chapitre 7.

La déduction.

Ce type de raisonnement se base sur le résultat suivant : supposons données deux propositions mathématiques \mathcal{P} et \mathcal{Q} . L'affirmation suivante est vraie :

Si \mathcal{P} est vraie et si $(\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q})$ est vraie, alors \mathcal{Q} est vraie.

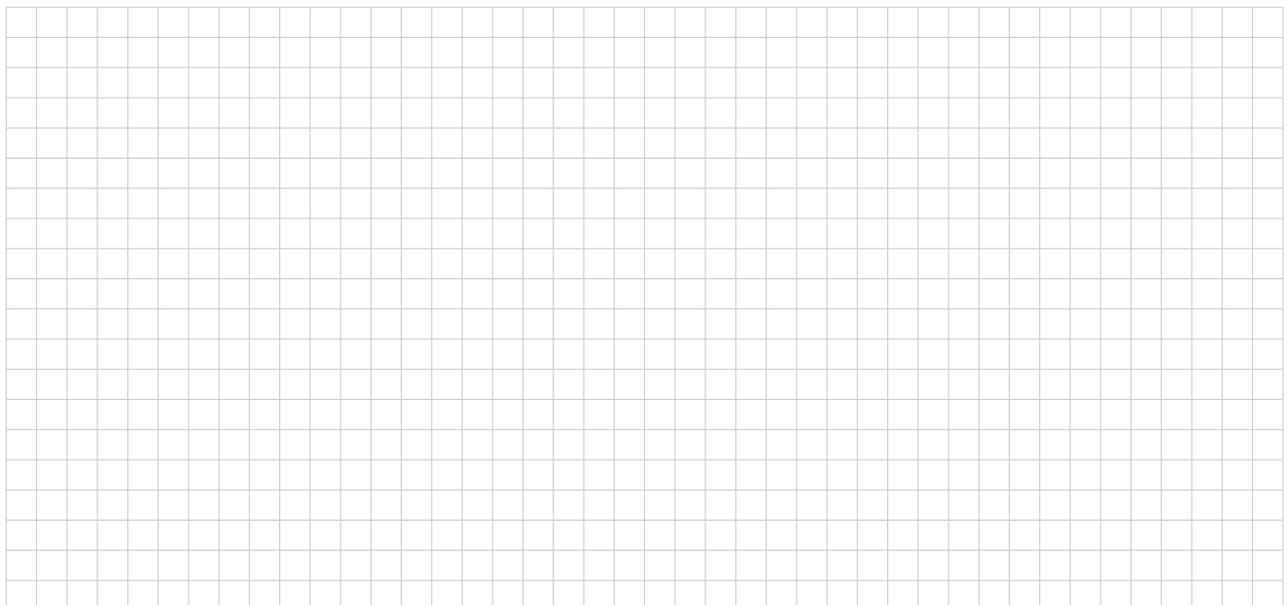
Cela suit directement de la table de vérité de $(\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q})$. Remarquons qu'on itère souvent la déduction : si \mathcal{P} est vraie, et si $(\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q})$ et $(\mathcal{Q} \Rightarrow \mathcal{R})$ sont vraies, alors \mathcal{R} est vraie, etc.

**La démonstration par contraposée.**

Ce type de raisonnement se base sur le résultat suivant : supposons données deux propositions mathématiques \mathcal{P} et \mathcal{Q} . L'affirmation suivante est vraie :

La proposition $(\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q})$ et la proposition $((\neg\mathcal{Q}) \Rightarrow (\neg\mathcal{P}))$ sont équivalentes.

On la vérifie facilement avec la table de vérité des propositions $(\mathcal{P} \Rightarrow \mathcal{Q})$ et $((\neg\mathcal{Q}) \Rightarrow (\neg\mathcal{P}))$.

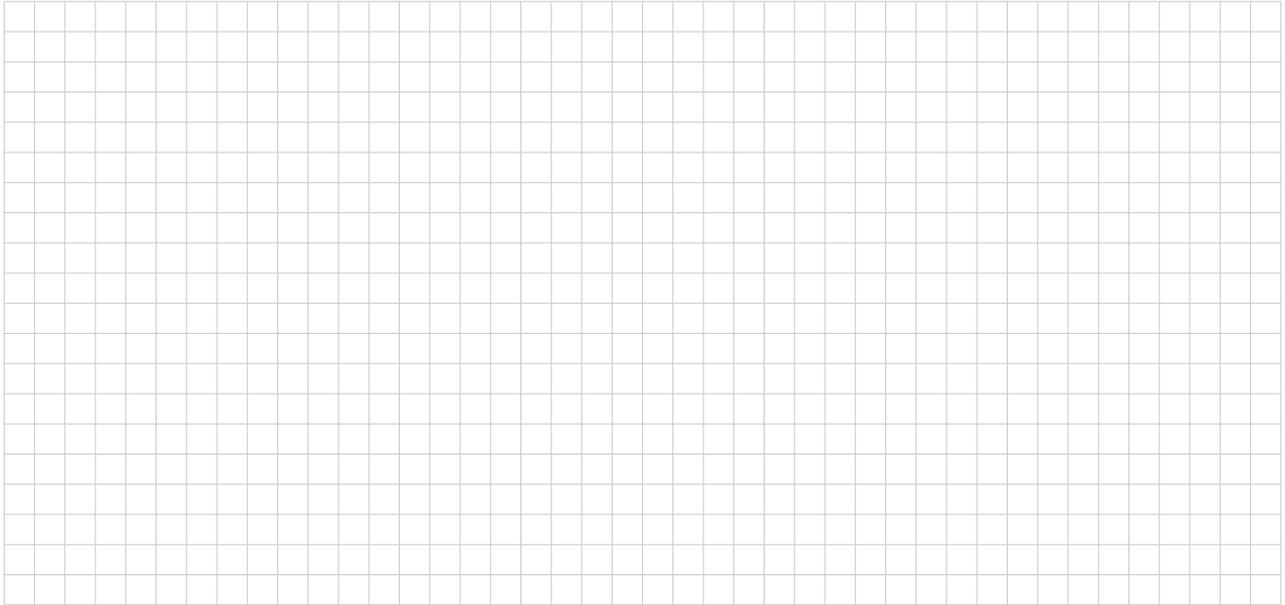


La démonstration par l'absurde.

Ce type de raisonnement se base sur le résultat suivant : supposons données deux propositions mathématiques \mathcal{P} et \mathcal{Q} . L'affirmation suivante est vraie :

Si $((\neg\mathcal{P}) \Rightarrow \mathcal{Q})$ est vraie et si \mathcal{Q} est fausse, alors \mathcal{P} est vraie.

On la vérifie facilement avec la table de vérité de la proposition $((\neg\mathcal{P}) \Rightarrow \mathcal{Q})$.

**La démonstration par cas (ou disjonction).**

Soit E un ensemble, et \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments de E . Supposons que A et B sont des sous-ensembles de E avec $E = A \cup B$. Montrer que $\mathcal{P}(x)$ est vraie pour tous les $x \in E$ est équivalent à montrer que $\mathcal{P}(x)$ est vraie pour tous les $x \in A$ et que $\mathcal{P}(x)$ est vraie pour tous les $x \in B$: on distingue les cas $x \in A$ et $x \in B$. On prend souvent $B = E \setminus A$, mais pas nécessairement. En formule, cela donne

$$(\forall x \in A \cup B, \mathcal{P}(x)) \Leftrightarrow \left((\forall x \in A, \mathcal{P}(x)) \wedge (\forall x \in B, \mathcal{P}(x)) \right).$$



Notez que $\{x, y\} = \{y, x\}$, puisque dans les ensembles donnés en extension, l'ordre des éléments ne compte pas; le rôle du singleton $\{x\}$ est de préciser que x est le premier terme de la paire (x, y) (et donc y est le deuxième terme de la paire). Remarquons que si $x \neq y$, alors $(x, y) = \{\{x\}, \{x, y\}\} \neq \{\{y\}, \{y, x\}\} = (y, x)$ (cela justifie la Remarque 5.3 ci-dessous). Avec cette définition de (x, y) , le produit cartésien de E et F peut alors être défini en compréhension par

$$E \times F = \{(x, y) \in P(P(E \cup F)) ; x \in E \text{ et } y \in F\}.$$

Remarque 5.3. Si E et F sont des ensembles avec $E \neq F$, alors $E \times F \neq F \times E$. Par ailleurs, dans une paire ordonnée $(x, y) \in E \times F$, on tient compte de l'ordre d'écriture des éléments (c'est le sens du mot *ordonnée* utilisé) : si $x \neq y$ alors $(x, y) \neq (y, x)$.

Notation 5.4. Dans le cas où $E = F$, on note souvent le produit cartésien de E avec lui-même par

$$E^2 := E \times E.$$

Exemples 5.5. (a) Si E est un ensemble, alors $\emptyset \times E = \emptyset$: comme \emptyset ne contient aucun élément, on ne peut former aucune paire dont le premier élément est dans \emptyset , et le second dans E . De même, $E \times \emptyset = \emptyset$.

(b) On se représente en général $\mathbb{R}^2 = \mathbb{R} \times \mathbb{R}$ sous la forme d'un plan avec un système de coordonnées, la paire $(x, y) \in \mathbb{R}^2$ correspondant alors au point d'abscisse x et d'ordonnée y .



(c) Si E et F sont donnés en extension, on peut donner facilement $E \times F$ en extension. Par exemple, si $E = \{a, b, c\}$ et $F = \{0, 1\}$, alors

$$E \times F = \{(a, 0), (a, 1), (b, 0), (b, 1), (c, 0), (c, 1)\}$$

$$F \times E = \{(0, a), (0, b), (0, c), (1, a), (1, b), (1, c)\}.$$

On peut se représenter les éléments de $E \times F$ dans un tableau dont les colonnes sont indicées par E et les lignes par F (par analogie avec la représentation de \mathbb{R}^2 ci-dessus) :



(d) Si $A \subset E$ et $B \subset F$, alors on a une inclusion $A \times B \subset E \times F$. De plus, si A et B sont des ensembles donnés en compréhension par

$$A = \{x \in E ; \mathcal{P}(x)\} \quad \text{et} \quad B = \{y \in F ; \mathcal{Q}(y)\},$$

alors on peut donner $A \times F$, $E \times B$ et $A \times B$ en compréhension (comme sous-ensembles de $E \times F$) par

$$A \times F = \{(x, y) \in E \times F ; \mathcal{P}(x)\}$$

$$E \times B = \{(x, y) \in E \times F ; \mathcal{Q}(y)\}$$

$$A \times B = (A \times F) \cap (E \times B) = \{(x, y) \in E \times F ; \mathcal{P}(x) \text{ et } \mathcal{Q}(y)\}.$$



Remarque 5.6. Dans certaines propositions, le produit cartésien nous permet de remplacer deux variables $x \in E, y \in F$ par une seule variable $(x, y) \in E \times F$, lorsque ces variables se suivent avec le *même* quantificateur : par exemple, la proposition

$$(\forall m \in \mathbb{N}, \forall n \in \mathbb{N}, \exists k \in \mathbb{N}, k > mn)$$

est équivalente à la proposition

$$(\forall (m, n) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}, \exists k \in \mathbb{N}, k > mn).$$

Donnons maintenant une définition intuitive de la notion d'application :

Définition 5.7 (Définition informelle d'une application). Soient E et F deux ensembles. Une *application* f de E dans F associe à chaque élément $x \in E$ un unique élément $y \in F$, que l'on note $f(x)$. On la note

$$\begin{aligned} f: E &\rightarrow F \\ x &\mapsto f(x) \end{aligned}$$

ou simplement $f: E \rightarrow F$. On dit que

- ▷ E est l'ensemble de définition (ou l'ensemble de départ, ou encore la source) de f ;
- ▷ F est l'ensemble d'arrivée (ou le but) de f ;
- ▷ $f(x) \in F$ est l'image de $x \in E$ par f .

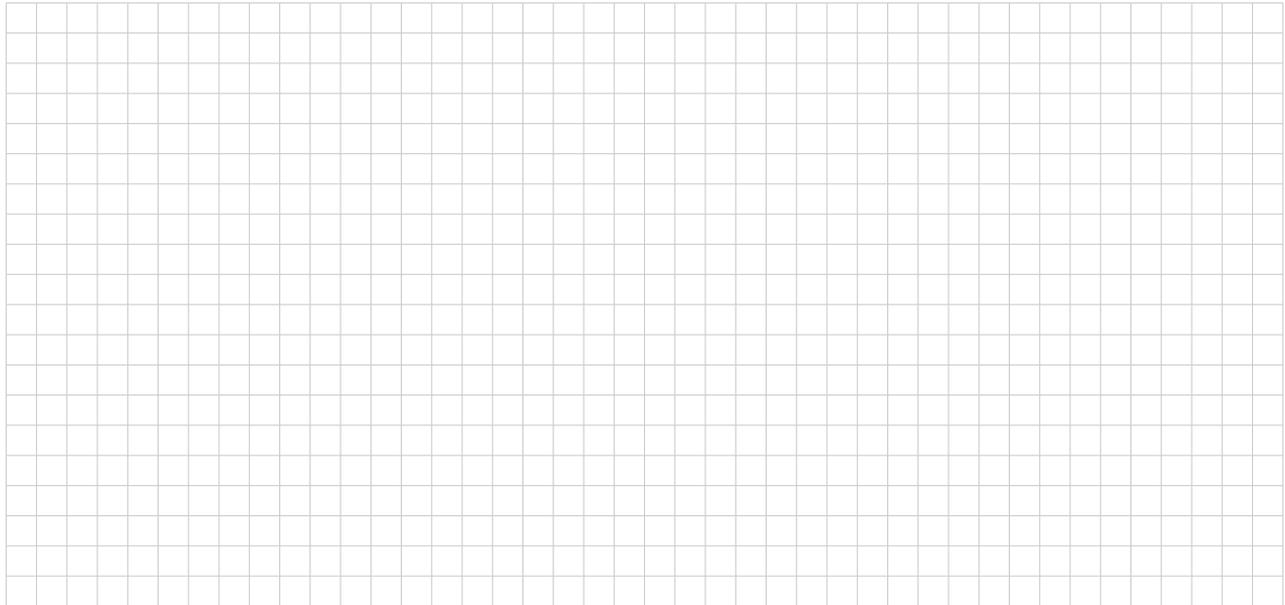
Cette définition n'est pas très précise, car le sens de "associer à chaque élément $x \in E$ un unique élément $y \in F$ " n'a pas été donné, même s'il est intuitif. En fait, on peut définir rigoureusement une application à l'aide d'un graphe.

Définition 5.8. Soient E et F deux ensembles. Un *graphe d'application* dans $E \times F$ est un sous-ensemble $\Gamma \subset E \times F$ possédant la propriété suivante : pour tout $x \in E$, il existe un *unique* $y \in F$ tel que $(x, y) \in \Gamma$.

Une application peut être définie comme un graphe d'application :

Définition 5.9. Soient E et F deux ensembles. Une *application* $f: E \rightarrow F$ est la donnée d'un graphe d'application $\Gamma_f \subset E \times F$. Un élément $(x, y) \in \Gamma_f$ est alors noté $(x, f(x))$. On dit que Γ_f est le *graphe de l'application* f .

Ainsi, une application est elle-même un ensemble ! Faisons le lien avec la Définition 5.7 : étant donné un graphe d'application $\Gamma_f \subset E \times F$, la définition d'un graphe d'application garantit que pour tout $x \in E$, il existe une unique paire $(x, f(x)) \in \Gamma_f$. On dit alors que l'application associe à $x \in E$ l'unique élément $f(x) \in F$.

Exemple 5.10.

Définition 5.11. Deux applications $f: E \rightarrow F$ et $g: G \rightarrow H$ sont dites *égales* si $E = G$, $F = H$, et $\Gamma_f = \Gamma_g$. On le note $f = g$. Ainsi, $f, g: E \rightarrow F$ sont égales si pour tout $x \in E$, on a $f(x) = g(x)$.

Définition 5.12. Soient E et F deux ensembles. On dénote par $\mathcal{F}(E, F)$ l'ensemble de toutes les applications de E dans F .

Remarque 5.13. Notons que $\mathcal{F}(E, F)$ est bien un ensemble, puisqu'il peut être donné en compréhension de la façon suivante (en se souvenant qu'une application $f: E \rightarrow F$ est un graphe $\Gamma_f \subset E \times F$) :

$$\mathcal{F}(E, F) = \{\Gamma \in P(E \times F) ; \Gamma \text{ est un graphe}\}.$$

Exemples 5.14. (a) Soit E un ensemble. Dans ce cours, on dira qu'une *fonction* ou *fonction numérique* est une application de E dans un ensemble de nombres, par exemple \mathbb{R} ou l'un de ses sous-ensembles.

(b) On peut souvent définir une fonction f à l'aide d'une formule pour $f(x)$, tout en précisant les ensembles de définition et d'arrivée, par exemple

$$f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}, \quad x \mapsto x^2 - 2x + 1.$$

Cette notation signifie donc, pour $x \in \mathbb{R}$, que $f(x) = x^2 - 2x + 1$. Le graphe de cette fonction f est

$$\Gamma_f = \{(x, y) \in \mathbb{R} \times \mathbb{R} ; y = x^2 - 2x + 1\}.$$

Attention à ne pas confondre la fonction f avec la formule pour $f(x)$! Une fonction est une application, il faut donc bien préciser son ensemble de définition et son ensemble d'arrivée. Par exemple, avec cette même formule on peut définir des fonctions *différentes* :

$$f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}, \quad x \mapsto x^2 - 2x + 1$$

$$g: [0, 1] \rightarrow \mathbb{R}, \quad x \mapsto x^2 - 2x + 1$$

$$h: [0, 1] \rightarrow [0, 1], \quad x \mapsto x^2 - 2x + 1$$

$$k: \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}, \quad x \mapsto x^2 - 2x + 1$$

Bien sûr, quand on donne une application $f: E \rightarrow F$ à l'aide d'une formule pour $f(x)$, pour que cela ait un sens, il faut s'assurer que

- la formule $f(x)$ est bien définie pour *tout* $x \in E$;
- pour tout $x \in E$, la valeur $f(x)$ est unique et appartient à F .

Par exemple, l'écriture

$$f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}, \quad x \mapsto \sqrt{x}$$

ne définit pas une fonction, car \sqrt{x} n'est pas défini si $x < 0$. Par contre,

$$f: [0, \infty[\rightarrow \mathbb{R}, \quad x \mapsto \sqrt{x}$$

définit bien une fonction.

6. INJECTIONS, SURJECTIONS, BIJECTIONS

Définition 6.1. Soient E, F des ensembles et $f: E \rightarrow F$ une application de E dans F . On dit que f est

▷ *injective* si pour tous $x, z \in E$, l'égalité $f(x) = f(z)$ implique l'égalité $x = z$:

$$\left(\forall x \in E, \forall z \in E, (f(x) = f(z)) \Rightarrow (x = z) \right) \text{ est vraie.}$$

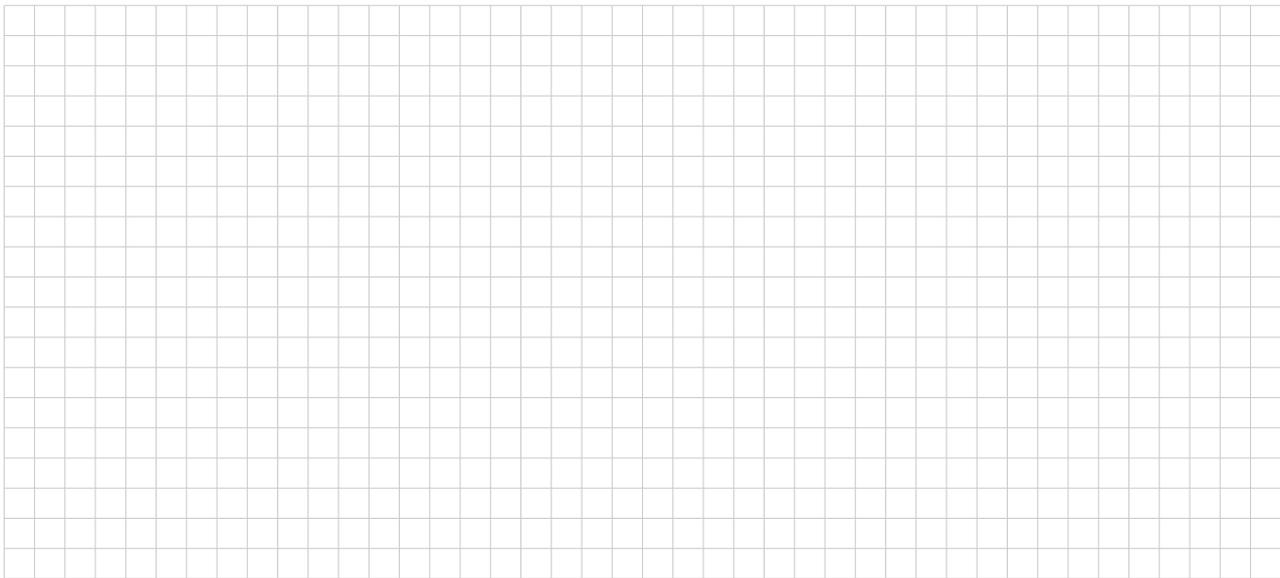
▷ *surjective* si pour tout $y \in F$, il existe $x \in E$ avec $f(x) = y$:

$$\left(\forall y \in F, \exists x \in E, f(x) = y \right) \text{ est vraie.}$$

▷ *bijective* si elle est injective et surjective :

$$\left(\forall y \in F, \exists! x \in E, f(x) = y \right) \text{ est vraie.}$$

Exemples 6.2. Les exemples suivants permettent de “visualiser” ces notions :



Définition 6.3. Soient E et F des ensembles.

(a) Une *injection* de E dans F est une application injective $f: E \rightarrow F$.

(b) Une *surjection* de E sur F est une application surjective $f: E \rightarrow F$.

(c) Une *bijection* de E dans F est une application bijective $f: E \rightarrow F$.

Définition 6.4. Soit $f: E \rightarrow F$ une application.

(a) On appelle *image de f* le sous-ensemble formé des éléments de F qui sont l'image d'un élément de E , et on le note $\text{Im}(f) \subset F$. Donc

$$\text{Im}(f) = \{y \in F; \exists x \in E \text{ avec } f(x) = y\}.$$

(b) Si $A \subset E$, on appelle *image de A par f* (ou *image directe de A par f*) le sous-ensemble formé des éléments de F qui sont l'image d'un élément de A , et on le note $f(A) \subset F$. Donc

$$f(A) = \{y \in F; \exists x \in A \text{ avec } f(x) = y\}.$$

(c) Si $y \in F$, on appelle *antécédent de y* tout élément $x \in E$ avec $f(x) = y$.

(d) Si $B \subset F$, on appelle *préimage de B* (ou *image réciproque de B*) le sous-ensemble de E formé des éléments dont l'image est dans B , et on le note $f^{-1}(B) \subset E$. Donc

$$f^{-1}(B) = \{x \in E; f(x) \in B\}.$$

Remarque 6.5. Soit $f: E \rightarrow F$ une application. Il suit des définitions que l'on a les égalités suivantes :

▷ $\text{Im}(f) = f(E)$.

▷ Soit $A \subset E$, et soit $f|_A: A \rightarrow F$ la restriction de f à A . Alors $f(A) = \text{Im}(f|_A)$.

▷ Si $y \in F$, alors $f^{-1}(\{y\})$ est l'ensemble des antécédents de y .

▷ Si $B \subset F$, alors

$$f^{-1}(B) = \{x \in E ; \exists y \in B \text{ tel que } x \text{ soit un antécédent de } y\}.$$

Exemples 6.6. (a) Considérons la fonction $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ avec $f(x) = x^2$.

- ▷ L'image de f est $\text{Im}(f) = \mathbb{R}^+$, de même $f(\mathbb{R}) = \mathbb{R}^+$.
- ▷ L'image de $[1, 3]$ par f est $f([1, 3]) = [1, 9]$.
- ▷ L'image de $[-1, 2]$ par f est $f([-1, 2]) = [0, 4]$.
- ▷ Les antécédents de 1 sont 1 et -1 .
- ▷ L'élément -1 n'a pas d'antécédent.
- ▷ La préimage de $[0, 1]$ est $f^{-1}([0, 1]) = [-1, 1]$. D'autres exemples sont $f^{-1}(]-\infty, 1]) = [-1, 1]$, $f^{-1}([-2, -1]) = \emptyset$, et $f^{-1}(\{9\}) = \{-3, 3\}$.



La proposition suivante est traitée en TD :

Proposition 6.7. Soit $f: E \rightarrow F$ une application. Alors

- (a) f est surjective si et seulement si $\text{Im}(f) = F$.
- (b) f est injective si et seulement si tout $y \in F$ admet au plus un antécédent.
- (c) f est bijective si et seulement si tout $y \in F$ admet un unique antécédent.

Exemples 6.8.



Proposition 6.9. Soit $f: E \rightarrow F$ une application. Alors les conditions suivantes sur f sont équivalentes.

- (a) L'application f est bijective.
- (b) Il existe une application $g: F \rightarrow E$ avec $g \circ f = \text{id}_E$ et $f \circ g = \text{id}_F$

De plus, lorsque ces conditions sont satisfaites, une telle application g est unique.

Remarque 6.14. Attention à ne pas confondre les notations données aux Définitions 6.4 et 6.10 :

- (a) Si $f: E \rightarrow F$ est une application et $B \subset F$, la préimage $f^{-1}(B)$ est définie même si f n'est pas bijective (et donc même si l'application réciproque $f^{-1}: F \rightarrow E$ n'existe pas). Ainsi, il ne faut pas déduire faussement de la notation $f^{-1}(B)$ que l'application réciproque de f existe.
- (b) Si $f: E \rightarrow F$ est une bijection, sa réciproque $f^{-1}: F \rightarrow E$ existe. En particulier, si $B \subset F$, l'image directe $f^{-1}(B)$ de B par f^{-1} est définie.

Lorsque f est bijective de réciproque f^{-1} , il n'y a pas de confusion possible sur ce qu'est le sous-ensemble $f^{-1}(B) \subset E$: il est identique qu'on prenne la définition de (a) ou de (b) ci-dessus !

Définition 6.15. Soit E un ensemble, et soit $Q \subset P(E)$ un ensemble de parties de E .

- (a) On définit la réunion des sous-ensembles $A \in Q$ de E par

$$\bigcup_{A \in Q} A = \{x \in E; (\exists A \in Q, x \in A)\} \subset E.$$

- (b) Si A et $B \in P(E)$, on dit que A et B sont *disjoints* si $A \cap B = \emptyset$. Dans ce cas, on dit que la réunion $A \cup B \subset E$ est une *réunion disjointe*. On utilise souvent la notation suivante :

$$C = A \sqcup B \Leftrightarrow (C = A \cup B \text{ et } A \cap B = \emptyset).$$

Similairement, si les éléments de Q sont deux-à-deux disjoints, on dit que la réunion $\bigcup_{A \in Q} A$ est *disjointe*, et on utilise la notation

$$C = \bigsqcup_{A \in Q} A \Leftrightarrow \left(C = \bigcup_{A \in Q} A \text{ et } \left(\forall A \in Q, \forall B \in Q, (A \neq B \Rightarrow A \cap B = \emptyset) \right) \right).$$

- (c) Soit $Q \subset P(E)$. On dit que Q est une *partition de E* si Q satisfait aux conditions suivantes :

- ▷ $\emptyset \notin Q$, et
- ▷ $E = \bigsqcup_{A \in Q} A$.

Proposition 6.16. Soit $f: E \rightarrow F$ une application. Soit $Q = \{A \in P(E); \exists y \in F \text{ tel que } A = f^{-1}(\{y\})\}$.

- (a) On a $E = \bigsqcup_{A \in Q} A$.
- (b) L'application f est surjective si et seulement si Q est une partition de E .

Démonstration. L'assertion (a) est équivalente à la condition que $\Gamma_f \subset E \times F$ est un graphe d'application : pour tout élément $x \in E$, il existe un unique $f(x) \in F$ avec $(x, f(x)) \in \Gamma_f$. On en déduit que $x \in f^{-1}(\{f(x)\})$, d'où $E = \bigcup_{A \in Q} A$. Il reste à montrer que cette réunion est disjointe : supposons $A, B \in Q$, et soient $y, z \in F$ avec $A = f^{-1}(\{y\})$ et $B = f^{-1}(\{z\})$. Si $A \cap B \neq \emptyset$, il existe $x \in A \cap B$. Mais alors $y = f(x) = z$, donc $A = B$.

(b) La surjectivité est équivalente à la condition : pour tout $y \in F$, $f^{-1}(\{y\}) \neq \emptyset$, ce qui est équivalent à la condition $\emptyset \notin Q$. \square

7. LES NOMBRES ENTIERS NATURELS ET LA RÉCURRENCE

Dans la suite de ce cours, nous revisitons les ensembles de nombres bien connus suivants, et définissons les structures dont ils sont munis :

- ▷ \mathbb{N} , l'ensemble des entiers naturels ;
- ▷ \mathbb{Z} , l'anneau des nombres entiers relatifs ;
- ▷ \mathbb{Q} , le corps des nombres rationnels ;
- ▷ \mathbb{R} , le corps de nombres réels.

Notre objectif est de définir ces structures et d'énoncer certains résultats fondamentaux, tout en nous appuyant sur les connaissances intuitives et pratiques que nous en avons. Certains résultats intuitifs dont la preuve est assez technique seront énoncés sans démonstration ; le cours *Arithmétique* de deuxième année de licence mathématique reprend certaines de ces notions plus en détails, en particulier sur l'anneau des entiers \mathbb{Z} . Le corps \mathbb{R} des nombres réels et ses propriétés seront essentiellement étudiés dans les cours d'analyse. Nous commençons dans ce chapitre par les entiers naturels.

Approche axiomatique.

Dans la théorie des ensembles de Zermelo-Fraenkel, on peut démontrer l'existence d'un ensemble infini correspondant à l'ensemble des entiers naturels : c'est le résultat que nous énonçons ci-dessous sous la forme des *Axiomes de Peano*. Sa démonstration découle directement d'un axiome, appelé *axiome de l'infini* dans la théorie de Zermelo-Fraenkel.

Axiome 7.1 (Axiomes de Peano). Il existe un triplet $(\mathbb{N}, 0, s)$, où \mathbb{N} est un ensemble, $0 \in \mathbb{N}$ est un élément de \mathbb{N} et $s : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}$ est une application, satisfaisant aux propriétés suivantes :

(P1) L'image de s est $\text{Im}(s) = \mathbb{N} \setminus \{0\}$;

(P2) L'application s est injective ;

(P3) Si A est un sous-ensemble de \mathbb{N} avec $0 \in A$ et $s(a) \in A$ pour tout $a \in A$, alors $A = \mathbb{N}$.

L'ensemble \mathbb{N} est appelé *l'ensemble des nombres entiers naturels*. Si $n \in \mathbb{N}$, l'élément $s(n) \in \mathbb{N}$ est appelé *le successeur de n* . Les propriétés (P1), (P2) et (P3) sont appelées *axiomes de Peano* des entiers naturels.

Remarques 7.2. (a) Le triplet $(\mathbb{N}, 0, s)$ est unique au sens suivant : si $(\mathbb{N}', 0', s')$ est un autre tel triplet satisfaisant aux Axiomes de Peano, alors il existe une unique bijection $f : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}'$ satisfaisant à

$$f(0) = 0', \quad \text{et} \quad f(s(n)) = s'(f(n)) \quad \text{pour tout } n \in \mathbb{N}.$$

En d'autres termes, cette bijection préserve le "zéro" et est compatible avec la notion de successeur : si m est le successeur de n dans \mathbb{N} , alors $f(m)$ est le successeur de $f(n)$ dans \mathbb{N}' . Cette application f et son inverse sont construites facilement à l'aide du Théorème 7.6.

(b) Puisque s est une application, chaque $n \in \mathbb{N}$ possède un successeur $s(n)$. En reprenant la terminologie introduite ci-dessus, les axiomes peuvent s'exprimer aussi de la façon suivante :

(P1) Chaque entier $n \in \mathbb{N}$ différent de 0 est le successeur d'un entier ;

(P2) Deux nombres différents ont des successeurs différents ;

(P3) Si A est un sous-ensemble de \mathbb{N} contenant 0 ainsi que le successeur de chacun de ses éléments, alors $A = \mathbb{N}$.

(c) Les axiomes (P1) et (P2) permettent de déduire que \mathbb{N} contient une infinité d'éléments : en effet, l'application $s : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}$ est injective par (P2), mais pas surjective par (P1), ce qui est impossible si \mathbb{N} ne contient qu'un nombre fini d'éléments (c'est un résultat sur lequel nous reviendrons plus loin dans ce chapitre). D'autre part, par (P2) et (P3), chaque élément de \mathbb{N} s'obtient à partir de 0 en prenant le successeur un nombre fini de fois. En introduisant les notations ci-dessous, on retrouve les entiers naturels dont on a une intuition depuis l'enfance.

Notation 7.3.



L'axiome de Péano (P3) est appelé *l'axiome de récurrence*, et permet dans de nombreuses situations de démontrer qu'une propriété \mathcal{P} portant sur les éléments de \mathbb{N} est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$: c'est le raisonnement par récurrence, sur lequel nous reviendrons plus en détails par la suite.

Théorème 7.4 (raisonnement par récurrence). *Soit \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments de l'ensemble \mathbb{N} . On suppose que :*

(1) $\mathcal{P}(0)$ est vraie, et

(2) si n est un élément de \mathbb{N} tel que $\mathcal{P}(n)$ soit vraie, alors $\mathcal{P}(s(n))$ est vraie.

Alors, $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout élément n de \mathbb{N} .



Remarque 7.5. Dans la pratique, si on souhaite appliquer un raisonnement par récurrence pour montrer qu'une propriété \mathcal{P} portant sur les éléments de l'ensemble \mathbb{N} est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$, on procède alors en deux étapes :

- *Initialisation* : On démontre que $\mathcal{P}(0)$ est vraie
- *Itération* ou *hérédité* : on démontre que pour tout $n \in \mathbb{N}$, si $\mathcal{P}(n)$ est vraie, alors $\mathcal{P}(s(n))$ est vraie, ce qui revient à montrer que l'assertion

$$(\forall n \in \mathbb{N}, \mathcal{P}(n) \Rightarrow \mathcal{P}(s(n)))$$

est vraie.

Le Théorème 7.4 permet alors de conclure que $(\forall n \in \mathbb{N}, \mathcal{P}(n))$ est vraie : on dit que l'assertion $(\forall n \in \mathbb{N}, \mathcal{P}(n))$ a été démontrée par récurrence.

Une autre conséquence importante de l'axiome de récurrence est la possibilité de définir des applications $f : \mathbb{N} \rightarrow E$ par récurrence, formulée par le théorème suivant. Nous omettons sa démonstration.

Théorème 7.6 (Définition par récurrence). *Soit E un ensemble. Supposons donnés*

- (1) *Un élément $a \in E$;*
- (2) *Une application $\varphi : E \rightarrow E$.*

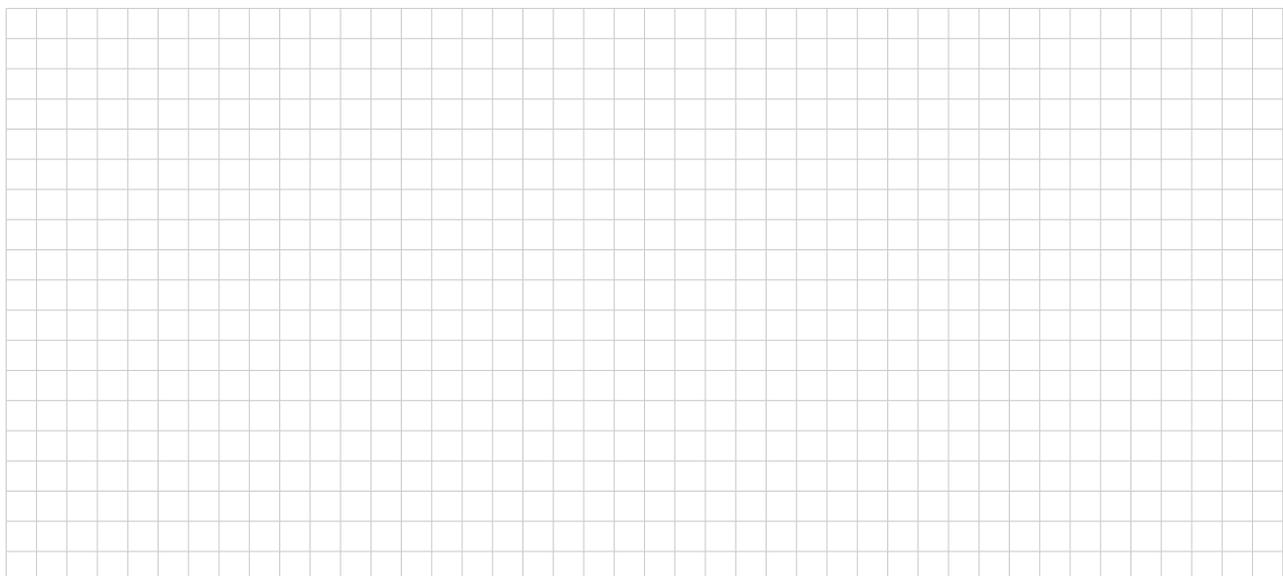
Alors il existe une unique application $f : \mathbb{N} \rightarrow E$ satisfaisant à

$$f(0) = a \text{ et } f(s(n)) = \varphi(f(n)) \text{ pour tout } n \in \mathbb{N}.$$

Remarque 7.7. En fait il existe des résultats plus généraux pour définir $f : \mathbb{N} \rightarrow E$ par récurrence, nous en verrons d'autres plus loin. L'idée est que pour définir $f : \mathbb{N} \rightarrow E$, il suffit de donner $f(0)$, puis de donner une règle ou une formule indiquant comment on obtient $f(s(n))$ à partir de $f(n)$, pour tout n . Dans le théorème ci-dessus, c'est la fonction $\varphi : E \rightarrow E$ qui spécifie cette règle ou formule. Ce principe est très souvent utilisé, par exemple pour définir des *suites récurrentes* $\mathbb{N} \rightarrow \mathbb{R}$. Un principe similaire est aussi très utilisé en informatique (boucles en programmation).

À partir de cette définition axiomatique de \mathbb{N} , et à l'aide de la définition par récurrence, on peut retrouver les opérations bien connues sur \mathbb{N} (addition et multiplication).

Définition 7.8.



Notation 7.9. En particulier, il suit de la notation $1 = s(0)$ et de la définition de l'addition que pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a $s(n) = n + 1$. Désormais, on notera simplement $n + 1$ le successeur de n dans \mathbb{N} .

Définition 7.10. Soit E un ensemble. Une *opération binaire* \star sur E est une application

$$E \times E \xrightarrow{\star} E, (x, y) \mapsto x \star y.$$

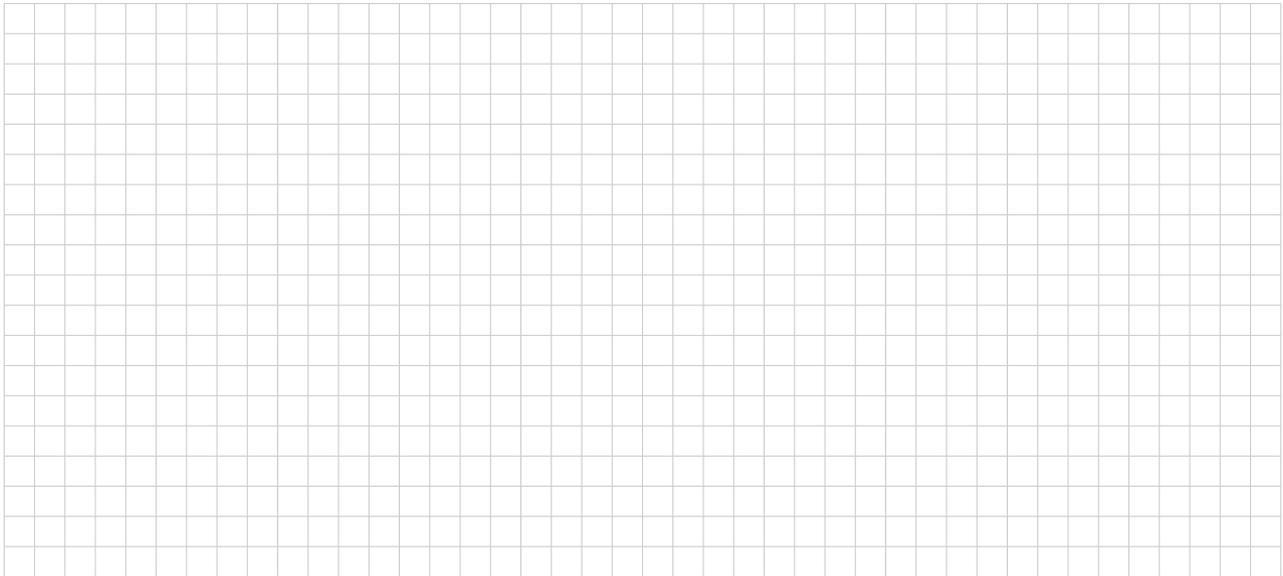
On dit qu'elle est

- ▷ *associative* si pour tous $x, y, z \in E$, on a $x \star (y \star z) = (x \star y) \star z$.
- ▷ *commutative* si pour tous $x, y \in E$, on a $x \star y = y \star x$.

Proposition 7.11. L'addition $\mathbb{N} \times \mathbb{N} \xrightarrow{+} \mathbb{N}$ et la multiplication $\mathbb{N} \times \mathbb{N} \xrightarrow{\cdot} \mathbb{N}$ des entiers sont des opérations binaires associatives et commutatives. De plus, la multiplication est distributive sur l'addition : pour tous $a, b, c \in \mathbb{N}$, on a

$$a(b + c) = ab + ac.$$

Démonstration. Ces propriétés se démontrent par récurrence, c'est un exercice assez fastidieux. À titre d'exemple, faisons l'associativité de l'addition.



□

La relation d'ordre sur les entiers naturels.

L'ensemble des entiers naturels est aussi muni d'une relation d'ordre bien connue. Donnons d'abord les définitions nécessaires.

Définition 7.12. Soit E un ensemble. Une *relation binaire* sur E est un sous-ensemble

$$R \subset E \times E.$$

Le sous-ensemble R est aussi appelé le *graphe de la relation*. Si $(x, y) \in R$, on dit que

x est en relation avec y (par R),

et on le note xRy . On utilise aussi la notation $x \not R y$ pour dire $(x, y) \notin R$.

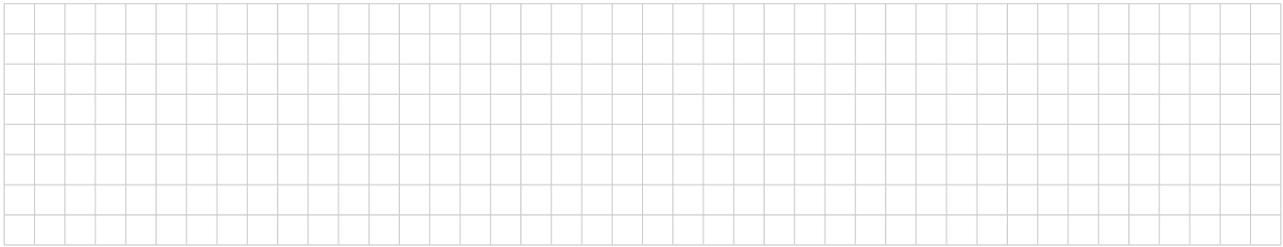
Définition 7.13. Une relation binaire R sur E est dite

- ▷ *réflexive* si pour tout $x \in E$, on a xRx ,
- ▷ *symétrique* si pour tout $x, y \in E$, on a $xRy \Leftrightarrow yRx$,
- ▷ *antisymétrique* si pour tout $x, y \in E$ on a $(xRy \text{ et } yRx) \Rightarrow (x = y)$,
- ▷ *transitive* si pour tous $x, y, z \in E$, on a $(xRy \text{ et } yRz) \Rightarrow (xRz)$.

□

Définition 7.22. Soit (E, \leq) un ensemble ordonné. On dit que deux éléments $x, y \in E$ sont *comparables* si l'on a $x \leq y$ ou $y \leq x$. On dit que (E, \leq) est un ensemble *totalement ordonné* si, quelque soient $x, y \in E$, x, y sont comparables. On dit alors que la relation \leq est une *relation d'ordre total* sur E .

Exemple 7.23.



Proposition 7.24. Si (E, \leq) est un ensemble ordonné et si \leq est un bon ordre sur E , alors \leq est un ordre total. En particulier, (\mathbb{N}, \leq) est totalement ordonné.

Démonstration. Supposons (E, \leq) munit d'un bon ordre. Si $x, y \in E$ sont deux éléments quelconques, l'ensemble $A = \{x, y\}$ est un sous-ensemble non-vide de E , et possède donc un minimum. Si x est le minimum, alors $x \leq y$, et si c'est y , alors $y \leq x$. Donc toute paire est comparable, et (E, \leq) est totalement ordonné. □

Lemme 7.25 (Propriété d'Archimède). Soient $a, b \in \mathbb{N}$. Si $a \neq 0$, alors il existe $n \in \mathbb{N}$ avec $b < n \cdot a$.

Démonstration.



□

Notations 7.26. Soit (E, \leq) un ensemble ordonné.

- (1) Nous verrons en TD que la relation \geq sur E définie par $x \geq y \Leftrightarrow y \leq x$ est aussi une relation d'ordre sur E . Elle se lit : *x est plus grand ou égal à y*.
- (2) On définit la relation $<$ sur E par

$$x < y \Leftrightarrow (x \leq y \text{ et } x \neq y).$$

Elle se lit : *x est strictement plus petit que y*. On définit de même la relation $>$ par $x > y \Leftrightarrow y < x$. Attention, ce ne sont pas des relations d'ordre : elles ne sont pas réflexives !

Démonstrations et définitions par récurrence.

Dans cette section, on revient plus en détail sur le principe des démonstrations et définition par récurrence, énoncés dans les Théorèmes 7.4 et 7.6, et on mentionne des variantes. Commençons par trois exemples détaillés.

Exemple 7.27. On souhaite définir, pour tout $m \in \mathbb{N}$, l'entier 2^m à l'aide du Théorème 7.6. On considère l'application $\varphi : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}$ définie par $\varphi(n) = 2n$. Si on pose $f(0) = 1$, le Théorème 7.6 garantit l'existence d'une unique application

$$f : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N} \text{ avec } f(0) = 1 \text{ et } f(n+1) = 2f(n) \text{ pour tout } n \in \mathbb{N}.$$

On définit alors $2^m := f(m)$. Remarquons que par définition, on a $2^0 = 1$. Par un procédé similaire, on peut définir ℓ^m pour tous $\ell, m \in \mathbb{N}$.

Exemple 7.28. On veut montrer que pour tout $\ell, m, n \in \mathbb{N}$, on a $\ell^{m+n} = \ell^m \cdot \ell^n$. On suppose ℓ et $m \in \mathbb{N}$ fixés, et montrons que cette égalité est vraie par récurrence sur n . Posons $\mathcal{P}(n) : \ell^{m+n} = \ell^m \cdot \ell^n$.

- (1) *Initialisation.* Il est clair que $\mathcal{P}(0)$ est vraie puisque $\ell^{m+0} = \ell^m = \ell^m \cdot 1 = \ell^m \cdot \ell^0$.

(2) *Itération.* Soit $n \in \mathbb{N}$. Supposons $\mathcal{P}(n)$ vraie. Alors

$$\ell^{m+(n+1)} = \ell^{(m+n)+1} = \ell \cdot \ell^{m+n} = \ell \cdot \ell^m \cdot \ell^n = \ell^m \cdot \ell \cdot \ell^n = \ell^m \cdot \ell^{n+1},$$

ce qui implique que $\mathcal{P}(n+1)$ est vraie. D'après le Théorème 7.4, la propriété $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout élément n de \mathbb{N} .

En passant, remarquons qu'on vient d'utiliser que pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a $n \cdot 1 = n$. On peut bien sûr démontrer cette assertion par récurrence !

Exemple 7.29. On veut démontrer par récurrence la proposition que pour tout $n \in \mathbb{N}$, l'entier naturel $2^{2n} + 2$ est divisible par 3. On rappelle que si a et b sont deux entiers naturels, on dit que a est divisible par b s'il existe $k \in \mathbb{N}$ tel que $a = kb$, et on le note $b|a$. On considère donc la propriété $Q(n) : 3|(2^{2n} + 2)$ portant sur les éléments $n \in \mathbb{N}$, et on veut démontrer la proposition $(\forall n \in \mathbb{N}, Q(n))$. On doit vérifier les deux conditions données dans le Théorème 7.4.

(1) *Initialisation.* Il est clair que $Q(0)$ est vraie puisque $2^{2 \cdot 0} + 2 = 2^0 + 2 = 1 + 2 = 3$ est bien divisible par 3.

(2) *Itération.* Soit $n \in \mathbb{N}$. Supposons $Q(n)$ vraie. Cela signifie qu'on suppose que $2^{2n} + 2$ est divisible par 3, c'est-à-dire qu'il existe un élément $k \in \mathbb{N}$ tel que $2^{2n} + 2 = 3k$. On doit démontrer qu'alors, $Q(n+1)$ est vraie. Or,

$$\begin{aligned} 2^{2(n+1)} + 2 &= 2^{2n+2} + 2 = 2^2 2^{2n} + 2 = 4 \cdot 2^{2n} + 2 = (3+1)2^{2n} + 2 \\ &= (3 \cdot 2^{2n} + 2^{2n}) + 2 = 3 \cdot 2^{2n} + (2^{2n} + 2) = 3 \cdot 2^{2n} + 3k = 3(2^{2n} + k). \end{aligned}$$

Comme $(2^{2n} + k)$ est un entier, l'égalité $2^{2(n+1)} + 2 = 3(2^{2n} + k)$ montre que 3 divise $2^{2(n+1)} + 2$, c'est-à-dire que $Q(n+1)$ est vraie.

D'après le Théorème 7.4, la propriété $Q(n)$ est vraie pour tout élément n de \mathbb{N} . En conclusion, on a montré que pour tout $n \in \mathbb{N}$, $2^{2n} + 2$ est divisible par 3.

Énonçons maintenant des variantes des Théorèmes 7.4 et 7.6 souvent utilisées.

Théorème 7.30. Soient n_0 un élément de \mathbb{N} et \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments du sous-ensemble $\{n \in \mathbb{N} ; n \geq n_0\}$ de \mathbb{N} . On suppose que :

(1) $\mathcal{P}(n_0)$ est vraie, et

(2) si $n \in \mathbb{N}$ est tel que $n \geq n_0$ et $\mathcal{P}(n)$ soit vraie, alors $\mathcal{P}(n+1)$ est vraie.

Alors $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$ avec $n \geq n_0$.

Démonstration. On considère la propriété Q portant sur les éléments de \mathbb{N} , définie par

$$Q(n) \Leftrightarrow \mathcal{P}(n_0 + n).$$

Les hypothèses du présent théorème assurent que la propriété Q satisfait aux hypothèses du Théorème 7.4. Le Théorème 7.4 assure donc que $Q(n)$ est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$, ce qui revient à dire que $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$ tel que $n \geq n_0$. \square

Théorème 7.31 (Récurrence forte). Soit \mathcal{P} une propriété portant sur les éléments de \mathbb{N} . On suppose que

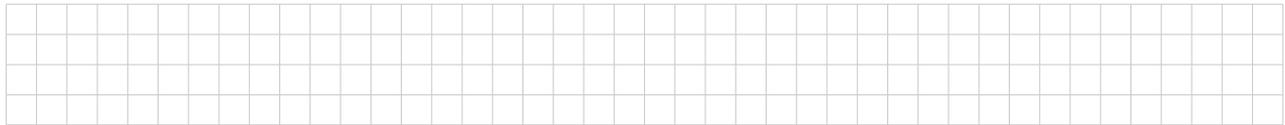
(1) $\mathcal{P}(0)$ est vraie, et

(2) si $n \geq 0$ est un entier tel que $\mathcal{P}(k)$ est vraie pour tout $k \leq n$, alors $\mathcal{P}(n+1)$ est vraie.

Alors $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout élément $n \in \mathbb{N}$.

La version ci-dessus de démonstration par *récurrence forte* est équivalente à celle donnée par le Théorème 7.4 : pour l'étape d'itération, si c'est utile pour l'argument, on peut donc supposer que $\mathcal{P}(k)$ est vraie pour tout $k \leq n$, et en déduire $\mathcal{P}(n+1)$. On peut bien sûr aussi combiner les Théorèmes 7.30 et 7.31, et faire une récurrence forte pour une propriété portant sur les éléments de $\{n \in \mathbb{N} ; n \geq n_0\}$. Un exemple d'utilisation de la possibilité offerte par la récurrence forte est la démonstration que tout nombre entier naturel se décompose en produit de nombres premiers, que nous verrons dans la suite.

Il existe, de même, des variantes de la *définition par récurrence* donnée par le Théorème 7.6, et permettant de définir $f : \mathbb{N} \rightarrow E$. On rappelle que pour définir une telle application f , il suffit de définir $f(0)$ ainsi qu'une règle permettant d'obtenir, pour tout $n \in \mathbb{N}$, $f(n+1)$ à partir de $f(n)$. Une variante, s'apparentant à la récurrence forte, est de définir une règle permettant d'obtenir $f(n+1)$ à partir des deux valeurs précédentes $f(n-1)$ et $f(n)$ (ou plusieurs d'entre elles).



□

Corollaire 8.3. Supposons donnés m et $n \in \mathbb{N}$. Alors les conditions suivantes sur m et n sont équivalentes :

- (a) On a $m = n$.
- (b) Il existe une bijection $f : [[m]] \rightarrow [[n]]$.

Démonstration. L'implication (a) \Rightarrow (b) est claire, car il suffit de prendre $f = \text{id}_{[[m]]}$. Inversement, si f est une bijection, alors f et f^{-1} sont injectives, et on applique la Proposition 8.2. □

Définition 8.4. Soit E un ensemble.

- (a) On dit que E est un ensemble fini s'il existe $n \in \mathbb{N}$ et une bijection $[[n]] \rightarrow E$.
- (b) On dit que E est un ensemble infini si E n'est pas fini.

Proposition 8.5. Si E est un ensemble fini, alors il existe un unique entier $n \in \mathbb{N}$ pour lequel il existe une bijection $[[n]] \rightarrow E$.

Démonstration. Cette assertion suit immédiatement du Corollaire 8.3. □

Définition 8.6. Soient E et F deux ensembles.

- (a) On dit que E et F ont même cardinal s'il existe une bijection $E \rightarrow F$.
- (b) Si E est un ensemble fini, l'unique entier $n \in \mathbb{N}$ pour lequel il existe une bijection $[[n]] \rightarrow E$ est appelé le cardinal de E . Il est noté $\text{card}(E)$ (ou parfois $\#E$, ou encore $|E|$). On dit aussi que E a n éléments.
- (c) Si E est infini, on dit que E est
 - ▷ dénombrable s'il existe une bijection $\mathbb{N} \rightarrow E$, et
 - ▷ (infini) non dénombrable sinon.

Exemples 8.7. (a) On a bien sûr $\text{card}([[n]]) = n$ pour tout $n \in \mathbb{N}$. En particulier, $\text{card}(\emptyset) = 0$.



Théorème 8.8. Soient E et F deux ensembles finis.

- (a) Il existe une application injective $E \rightarrow F$ si et seulement si $\text{card}(E) \leq \text{card}(F)$.
- (b) Supposons $F \neq \emptyset$. Il existe une application surjective $E \rightarrow F$ si et seulement si $\text{card}(E) \geq \text{card}(F)$.
- (c) Il existe une application bijective $E \rightarrow F$ si et seulement si $\text{card}(E) = \text{card}(F)$.

Démonstration. Nous démontrons le point (a) à l'aide de la Proposition 8.2. Le point (b) se démontre de façon similaire à l'aide de l'Exercice 8.3, et le point (c) à l'aide du Corollaire 8.3.



□

9. COMBINATOIRE

La *combinatoire* est une branche des mathématiques qui vise à décrire des objets ou structures apparaissant en nombre fini, et en particulier à les compter (on parle alors de *dénombrement*). Nous allons voir quelques exemples fondamentaux de dénombrement dans ce chapitre.

Proposition 9.1. *Soient E et F deux ensembles finis. Alors l'ensemble $E \cup F$ est fini, et*

$$\text{card}(E \cup F) = \text{card}(E) + \text{card}(F) - \text{card}(E \cap F).$$

Démonstration. Supposons que $\text{card}(E) = p$, $\text{card}(F) = n$, et supposons données des bijections $e : \llbracket p \rrbracket \rightarrow E$ et $f : \llbracket n \rrbracket \rightarrow F$. Démontrons d'abord la proposition dans le cas où $E \cap F = \emptyset$. Dans ce cas, l'application

$$h : \llbracket p+n \rrbracket \rightarrow E \cup F, \quad x \mapsto \begin{cases} e(x) & \text{si } 1 \leq x \leq p; \\ f(x-p) & \text{si } p+1 \leq x \leq p+n \end{cases}$$

est une bijection, donc on a bien

$$\text{card}(E \cup F) = p+n = p+n-0 = \text{card}(E) + \text{card}(F) - \text{card}(E \cap F).$$

Dans le cas général, posons $r = \text{card}(E \cap F)$. Puisque $E \cap F \subset E$ et $E \cap F \subset F$, on sait que $r \leq p$ et $r \leq n$. On peut choisir nos bijections e et f telles $e(\llbracket r \rrbracket) = E \cap F = f(\llbracket r \rrbracket)$. En effet, pour définir une telle application e on procède par exemple comme dans le cas précédent pour les sous-ensembles $E \cap F$ et $E \setminus (E \cap F)$ de E , à l'aide de bijections $\llbracket r \rrbracket \rightarrow E \cap F$ et $\llbracket p-r \rrbracket \rightarrow E \setminus (E \cap F)$, et de façon similaire pour f . Pour de tels e et f , on vérifie alors que l'application

$$h : \llbracket p+n-r \rrbracket \rightarrow E \cup F, \quad x \mapsto \begin{cases} e(x) & \text{si } 1 \leq x \leq p; \\ f(x-p+r) & \text{si } p+1 \leq x \leq p+n-r \end{cases}$$

est une bijection, donc on a bien

$$\text{card}(E \cup F) = p+n-r = \text{card}(E) + \text{card}(F) - \text{card}(E \cap F).$$

□

Corollaire 9.2. *Soit $r \in \mathbb{N}$, $r \geq 2$, et soient E_1, \dots, E_r des ensembles finis deux-à-deux disjoints, alors*

$$\text{card}\left(\bigsqcup_{i=1}^r E_i\right) = \sum_{i=1}^r \text{card}(E_i).$$

Démonstration. Ce corollaire se démontre par récurrence sur r , à l'aide de la Proposition 9.1. □

Corollaire 9.3 (Principe des bergers). *Soit E et F des ensembles finis, soit $q \in \mathbb{N}$, et supposons donnée une application $f : E \rightarrow F$ telle que pour chaque $y \in F$ on ait $\text{card}(f^{-1}(\{y\})) = q$. Alors on a*

$$\text{card}(E) = q \text{card}(F).$$

Démonstration. Si $E = \emptyset$, alors $q = 0$ et la formule est correcte. Si $E \neq \emptyset$, et si $x \in E$, alors $x \in f^{-1}(\{f(x)\})$, donc on a forcément $q \geq 1$, et on en déduit que f est surjective. Alors

$$E = \bigsqcup_{y \in F} f^{-1}(\{y\})$$

par la Proposition 6.16.

$$\text{card}(E) = \sum_{y \in F} \text{card}(f^{-1}(\{y\})) = \sum_{y \in F} q = q \text{card}(F).$$

□

Définition 9.4. Soit E un ensemble et A un sous-ensemble. On appelle *fonction caractéristique de A* l'application

$$\chi_A : E \rightarrow \{0, 1\}, \quad x \mapsto \chi_A(x) = \begin{cases} 1 & \text{si } x \in A, \text{ et} \\ 0 & \text{sinon.} \end{cases}$$

Lemme 9.5. Soit E un ensemble. L'application $\Phi : \mathcal{P}(E) \rightarrow \mathcal{F}(E, \{0, 1\})$ définie par $A \mapsto \chi_A$ est bijective.

Démonstration. En effet, on vérifie que l'application $\Psi : \mathcal{F}(E, \{0, 1\}) \rightarrow \mathcal{P}(E)$ définie par $\chi \mapsto \chi^{-1}(\{1\})$ est une réciproque de Φ . \square

Proposition 9.6. Soient E et F deux ensembles finis.

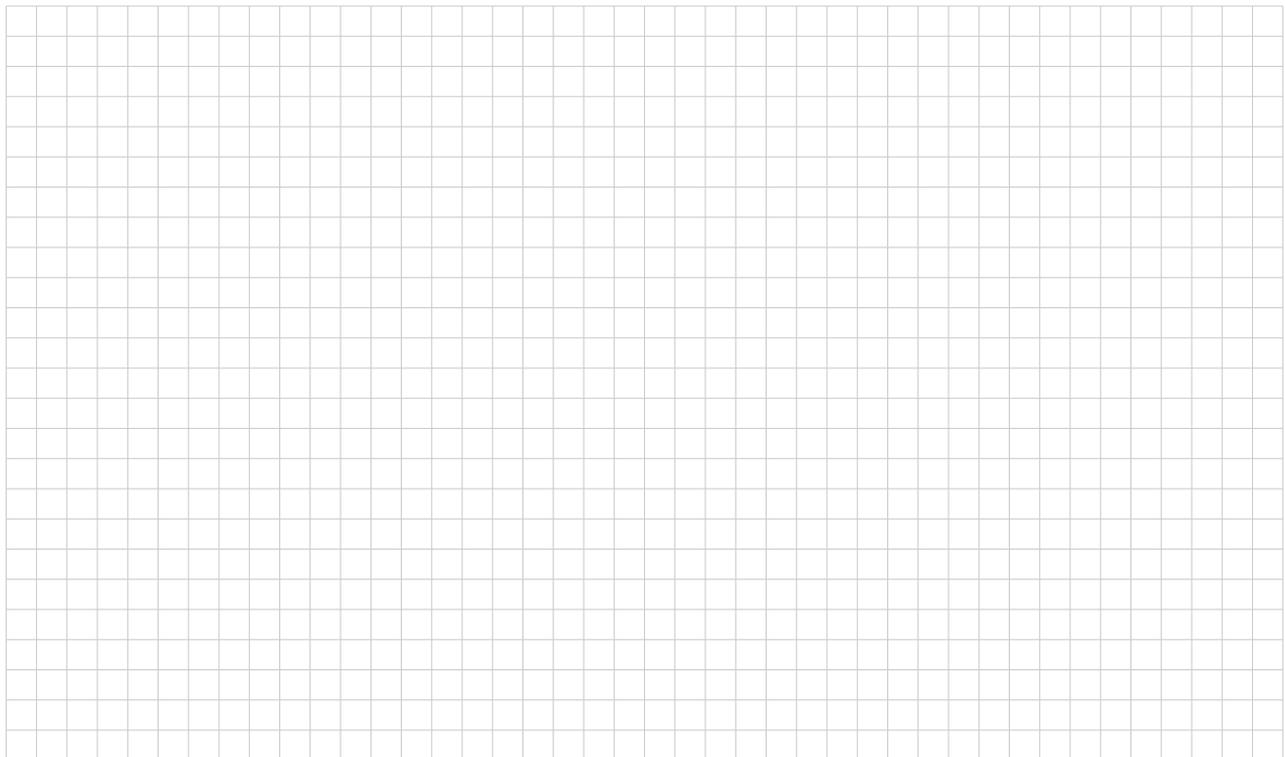
- (a) L'ensemble $E \times F$ est fini, et $\text{card}(E \times F) = \text{card}(E) \cdot \text{card}(F)$.
- (b) L'ensemble $\mathcal{F}(E, F)$ est fini, et $\text{card}(\mathcal{F}(E, F)) = \text{card}(F)^{\text{card}(E)}$.
- (c) L'ensemble $\mathcal{P}(E)$ des parties de E est fini, et $\text{card}(\mathcal{P}(E)) = 2^{\text{card}(E)}$.

Remarque 9.7. Les Propositions 9.1 et 9.6 sont vraies aussi si $E = \emptyset$ ou $F = \emptyset$. Pour la Proposition 9.6 points (b) et (c), on utilise bien sûr la convention $n^0 = 1$, et en particulier,

$$0^0 = 1$$

(par opposition à $0^p = 0$ pour tout $p \neq 0$), qui est justifiée par l'égalité $\text{card}(\mathcal{F}(\emptyset, \emptyset)) = 1$.

Démonstration de la Proposition 9.6.



\square

Exemple 9.8. (a) On veut par exemple se donner une liste de tous les éléments de $\mathcal{F}(\{[2], [3]\})$. Par la Proposition 9.6.(b), on sait qu'il y en a $3^2 = 9$, et on sera sûr de ne pas en oublier !



Dans la définition suivante, on utilise l'application *factorielle* donnée dans la Définition 7.35.

Définition 9.9. Pour tout $(n, p) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}$, on définit $A_n^p \in \mathbb{N}$ par

$$A_n^p = \begin{cases} \frac{n!}{(n-p)!} & \text{si } p \leq n, \text{ et} \\ 0 & \text{si } p > n. \end{cases}$$

Par abus de notation, on a donc $A_n^p = n \cdot (n-1) \cdot \dots \cdot (n-p+1)$.

Dénombrons maintenant le nombre d'injections entre deux ensembles finis.

Proposition 9.10. Soient E et F deux ensembles finis avec $\text{card}(E) = p$ et $\text{card}(F) = n$. Alors il existe A_n^p injections de E dans F ; autrement dit

$$\text{card}(\{f \in \mathcal{F}(E, F); f \text{ est injective}\}) = A_n^p.$$

Démonstration.



□

Exemple 9.11. Reprenons l'Exemple 9.8, et comptons dans la liste donnée les applications injectives. D'après la Proposition 9.10, il y en a $3!/(3-2)! = 3! = 6$. En effet :



Il est maintenant facile de compter le nombre de bijections d'un ensemble fini.

Corollaire 9.12. Soit E un ensemble fini avec $\text{card}(E) = n$. Alors il existe $n!$ bijections de E dans E ; autrement dit

$$\text{card}(\{f \in \mathcal{F}(E, E); f \text{ est bijective}\}) = n!.$$

Démonstration. Par le Théorème 8.11, comme E est un ensemble fini, une application de E dans E est bijective si et seulement si elle est injective. Il y a donc autant de bijections de E dans E que d'injections de E dans E . Ce nombre est $A_n^n = n!$ par la Proposition 9.10. □

Définition 9.13. Pour tout $(n, p) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}$, on définit $\binom{n}{p} \in \mathbb{N}$ par

$$\binom{n}{p} = \begin{cases} \frac{n!}{(n-p)!p!} & \text{si } p \leq n, \text{ et} \\ 0 & \text{si } p > n. \end{cases}$$

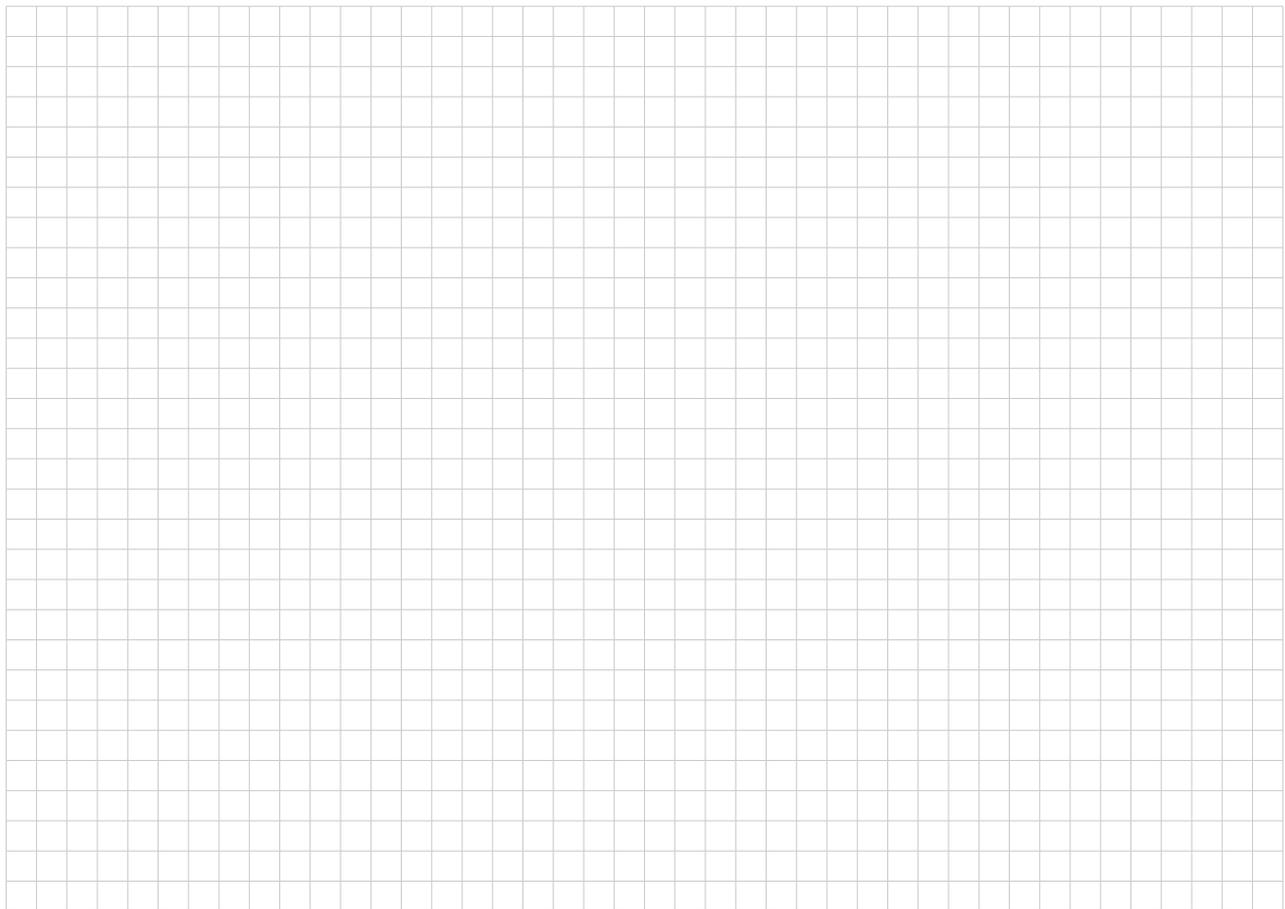
Par abus de notation, on a donc $\binom{n}{p} = \frac{n \cdot (n-1) \cdot \dots \cdot (n-p+1)}{p \cdot (p-1) \cdot \dots \cdot 1}$. On appelle $\binom{n}{p}$ le *coefficient binomial* “ p parmi n ”.

Proposition 9.14. Les coefficients binomiaux satisfont aux propriétés suivantes.

- (a) Pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a $\binom{n}{0} = 1 = \binom{n}{n}$ et $\binom{n}{1} = n$.
- (b) Symétrie : si $0 \leq p \leq n$, alors $\binom{n}{p} = \binom{n}{n-p}$.
- (c) Formule de Pascal : si $0 \leq p \leq n$, alors $\binom{n+1}{p+1} = \binom{n}{p+1} + \binom{n}{p}$.
- (d) Formule du Binôme de Newton : pour tous $(a, b) \in \mathbb{R}^2$, et pour tout $n \in \mathbb{N} \setminus 0$, on a

$$(a + b)^n = \sum_{k=0}^n \binom{n}{k} a^k b^{n-k}.$$

Démonstration.



□

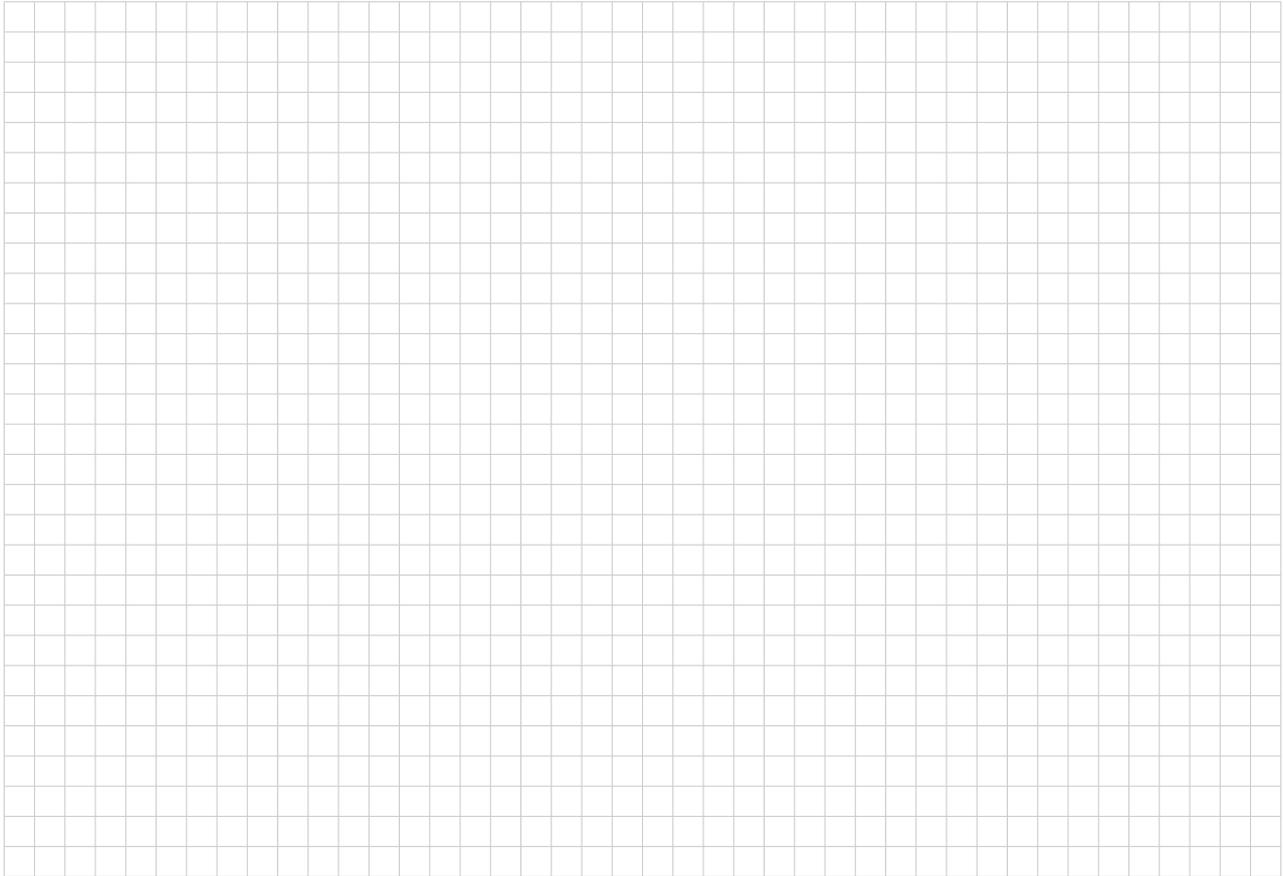
Remarque 9.15 (Le triangle de Pascal). La formule de Pascal permet d'établir facilement une table des coefficients binomiaux sous la forme d'un triangle :



Proposition 9.16. Soit E un ensemble fini de cardinal $\text{card}(E) = n$, et soit $p \in \mathbb{N}$. Alors il existe $\binom{n}{p}$ sous-ensembles de E de cardinal p ; autrement dit,

$$\text{card}(\{A \in \mathcal{P}(E) ; \text{card}(A) = p\}) = \binom{n}{p} .$$

Démonstration.



□

Exemple 9.17. Par exemple, comptons les sous-ensembles à 2 éléments de $E = \{a, b, c, d\}$. Comme $\text{card}(E) = 4$, il y en a $\binom{4}{2} = 4!/2!2! = 6$.



Exemple 9.18. Si on applique la formule du binôme de Newton donnée dans la Proposition 9.14.(d) à $a = b = 1$, on trouve

$$2^n = \sum_{k=0}^n \binom{n}{k}$$

Si E est un ensemble fini de cardinal n , on sait que $\mathcal{P}(E)$ est de cardinal 2^n . Grâce à la Proposition 9.16, on comprend que l'égalité ci-dessus correspond à compter le nombre d'éléments de $\mathcal{P}(E)$ en additionnant, pour chaque k , le nombre de sous-ensembles de E de cardinal k .

Remarque 9.19. Les résultats ci-dessus dénombrent des ensembles d'applications (par exemple les injections dans la Proposition 9.10), ou le nombre de sous-ensembles de taille donnée (comme la Proposition 9.16). En fait, ces dénombrements correspondent à choisir d'une certaine façon p objets dans un ensemble donné de n objets. On résume le vocabulaire associé dans le tableau suivant :

Étant donné un ensemble E contenant n objets distincts,			
pour former. . .	on choisit dans E un nombre	que l'on range dans un ordre déterminé :	Nombre de possibilités :
. . .un arrangement simple	p d'objets distincts	oui.	A_n^p
. . .un arrangement avec répétition	p d'objets distincts ou non	oui.	n^p
. . .une combinaison simple	p d'objets distincts	non.	$\binom{n}{p}$
. . .une combinaison avec répétition	p d'objets distincts ou non	non.	$\binom{n+p-1}{p}$
. . .une permutation	n d'objets distincts	oui.	$n!$

En effet, on a les observations suivantes.

- Un arrangement simple de p objets choisi dans E correspond à une injection $[[p]] \rightarrow E$. Il y en a A_n^p par la Proposition 9.10.
- Un arrangement avec répétition de p objets choisi dans E correspond à une application $[[p]] \rightarrow E$. Il y en a n^p par la Proposition 9.6.(b).
- Une combinaison simple de p objets choisi dans E correspond à un sous-ensemble $A \subset E$ avec $\text{card}(A) = p$. Il y en a $\binom{n}{p}$ par la Proposition 9.16.
- Le dénombrement des combinaisons avec répétition sera fait en exercice.
- Une permutation de E correspond à une bijection $E \rightarrow E$. Il y en a $n!$ par le Corollaire 9.12.

Exemples 9.20.



Les questions de dénombrement sont élémentaires à poser, mais souvent la réponse peut-être compliquée. Par exemple, il n'est pas complètement évident de dénombrer les surjections. La formule suivante sera démontrée en TD.

Proposition 9.21. Soient E et F deux ensembles finis avec $\text{card}(E) = p$ et $\text{card}(F) = n$. Alors il existe

$$\sum_{k=0}^n (-1)^k \binom{n}{k} (n-k)^p$$

surjections de E sur F ; autrement dit, cette somme est égale à $\text{card}(\{f \in \mathcal{F}(E, F); f \text{ est surjective}\})$.

10. LES NOMBRES ENTIERS RELATIFS

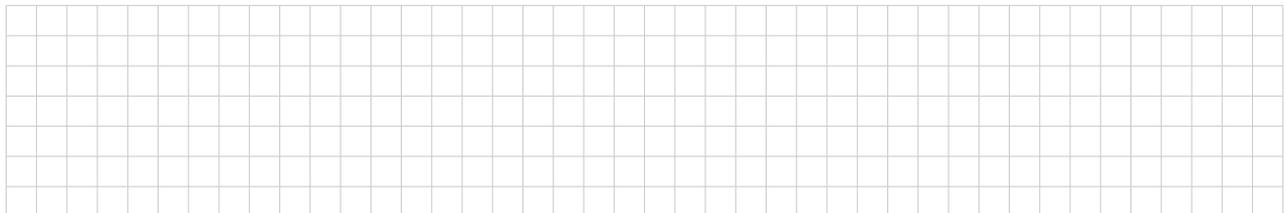
Si $a, b \in \mathbb{N}$ et si $a \leq b$, alors, par définition, il existe un (unique) entier $p \in \mathbb{N}$ avec $a + p = b$. On peut noter $p =: b - a$. L'opération de soustraction $(b, a) \mapsto b - a$ n'est définie que si $a \leq b$. Le groupe des entiers relatifs \mathbb{Z} est défini pour généraliser la soustraction : on souhaite agrandir \mathbb{N} en lui ajoutant des éléments de la forme $-a$ pour tout $a \in \mathbb{N}$, vérifiant $a + (-a) = 0$, tout en préservant l'addition. On pourra ensuite définir la soustraction $b - a$ quelques soient a, b par $b - a := b + (-a)$.

Définition 10.1. Soit G un ensemble, et $\star : G \times G \rightarrow G$ une opération binaire sur G . On dit que (G, \star) est un groupe si les conditions suivantes sont satisfaites :

- (1) L'opération \star est associative ;
- (2) L'opération \star admet un élément neutre : il existe $e \in G$ avec $e \star x = x = x \star e$ pour tout $x \in G$.
- (3) Tout élément de G admet un inverse pour \star : pour tout $x \in G$, il existe $y \in G$ avec $x \star y = e = y \star x$.

On dit que le groupe G est *abélien* ou *commutatif* si de plus, l'opération \star est commutative.

Exemples 10.2. (a) Remarquons que $(\mathbb{N}, +)$ n'est pas un groupe : la condition (3) de la définition n'est pas satisfaite (on dit que $(\mathbb{N}, +)$ est un *monoïde*).



Définition 10.3. On appelle *relation d'équivalence* sur un ensemble E une relation binaire sur E qui est réflexive, symétrique et transitive.

Exemples 10.4. (a) L'égalité sur E est une relation d'équivalence.



Notation 10.5. Soit R une relation d'équivalence sur un ensemble E , et soient $a, b \in E$. Comme la relation R est symétrique, si on a aRb , alors on a aussi bRa , et on dit simplement que a et b sont équivalents (modulo la relation R). On le note

$$a \sim b \pmod{R},$$

ou plus simplement $a \sim b$ si R est sous-entendue. De même, si $a \not R b$, on dit que a et b ne sont pas équivalents, et on le note $a \not\sim b \pmod{R}$, ou simplement $a \not\sim b$.

Définition 10.12. Soit R une relation d'équivalence sur E . Alors l'ensemble

$$E/R := \{A \in P(E) ; \exists x \in E, A = C_x\}$$

des classes d'équivalences modulo R est appelé *le quotient de E modulo R* . L'application

$$\pi : E \rightarrow E/R, x \mapsto \pi(x) := C_x$$

est appelée *l'application quotient*, ou *la surjection canonique (associée à R)*.

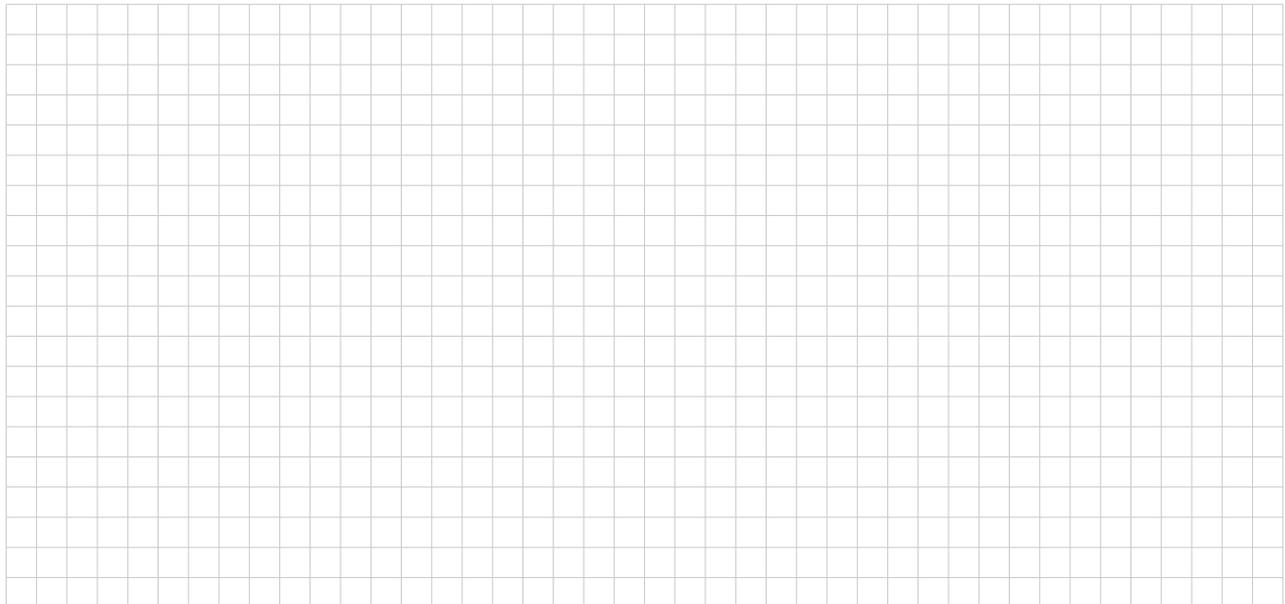
Intuitivement, dans l'ensemble quotient, on a *identifié* tous les éléments d'une classe (on les a *rendus égaux entre eux*), et l'application quotient encode ce processus.

Remarque 10.13. Remarquons que par définition $E/R \subset P(E)$. Donc, il faut bien comprendre qu'un *élément* de E/R est un *sous-ensemble* de E . Si $A \in E/R$, on sait qu'il existe $x \in E$ tel que $A = C_x = \pi(x)$ (donc π est bien surjective). Cependant, un tel x est loin d'être unique en général ! En effet, le Théorème 10.7 implique que pour tout $x \in A$, on a $A = C_x$.

Définition 10.14. Soit E un ensemble, R une relation d'équivalence sur E , et $A \in E/R$. Un élément $x \in E$ avec $A = C_x$ est appelé *un représentant* de la classe A .

Remarque 10.15. Attention ! La notation $A \in E/R$ ne fait pas intervenir de représentant de A . Si on utilise la notation $C_x \in E/R$ au lieu de A , on sous-entend qu'un représentant x de la classe A a été choisi !

Exemples 10.16.



Revenons à \mathbb{Z} . On souhaite construire, en partant de \mathbb{N} et son addition, un groupe abélien $(\mathbb{Z}, +)$ avec les propriétés suivantes :

- (1) $\mathbb{N} \subset \mathbb{Z}$, et l'addition de \mathbb{N} est compatible avec l'addition de \mathbb{Z} ;
- (2) Si $x \in \mathbb{Z}$ alors on a $x \in \mathbb{N}$ ou $-x \in \mathbb{N}$;
- (3) On peut définir sur \mathbb{Z} une multiplication compatible avec celle de \mathbb{N} .

Nous donnons ci-dessous une définition de \mathbb{Z} comme ensemble quotient de $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$ par une relation d'équivalence, de façon à ce que la paire $(a, b) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}$ représente l'élément $a - b \in \mathbb{Z}$. On voit bien que $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$ est "trop gros" : par exemple $(1, 2)$ et $(2, 3)$ représentent le même élément $1 - 2 = -1 = 2 - 3$. On veut donc que $(1, 2)$ et $(2, 3)$ soient équivalents dans $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$, et deviennent ainsi égaux dans \mathbb{Z} . C'est exactement ce que fait la relation suivante.

Lemme 10.17. On considère sur $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$ la relation R définie par

$$\forall (a, b) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}, \forall (c, d) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}, (a, b) \sim (c, d) \pmod{R} \Leftrightarrow a + d = b + c.$$

Alors R est une relation d'équivalence sur $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$. On note $\mathbb{Z} := (\mathbb{N} \times \mathbb{N})/R$ le quotient de $\mathbb{N} \times \mathbb{N}$ modulo R , et on l'appelle l'ensemble des (nombres) entiers relatifs.

Démonstration. La réflexivité de R correspond à la commutativité de $+$ dans \mathbb{N} : Pour tous $(a, b) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}$, $(a, b) \sim (a, b) \Leftrightarrow a + b = b + a$. La symétrie de R se démontre similairement :

$$(a, b) \sim (c, d) \Leftrightarrow a + d = b + c \Leftrightarrow c + b = d + a \Leftrightarrow (c, d) \sim (a, b).$$

Enfin, montrons la transitivité ; pour cela, supposons $(a, b) \sim (c, d)$ et $(c, d) \sim (e, f)$. Alors

$$(a + f) + (c + d) = (a + d) + (c + f) = (b + c) + (d + e) = (b + e) + (c + d)$$

où les première et troisième égalités changent l'ordre des termes, et la seconde utilise la définition de R . On en déduit $a + f = b + e$ par simplification, et donc $(a, b) \sim (e, f)$. Ainsi, R est transitive. \square

Dans la suite, nous dénoterons par $[(a, b)]$ la classe d'équivalence de $(a, b) \in \mathbb{N} \times \mathbb{N}$ (au lieu de $C_{(a,b)}$).

Proposition 10.18. On considère sur \mathbb{Z} l'opération binaire $+$: $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z}$, appelée addition dans \mathbb{Z} , et donnée par

$$[(a, b)] + [(c, d)] = [(a + c, b + d)]. \quad (10.19)$$

Cette application est bien définie, et munit \mathbb{Z} d'une structure de groupe abélien, d'élément neutre $[(0, 0)]$, et où l'inverse pour $+$ d'un élément $[(a, b)]$, noté $-[(a, b)]$, est donné par $-[(a, b)] := [(b, a)]$.

Démonstration. Remarquons d'abord que dans la formule (10.19), on utilise qu'un représentant (a, b) de la classe $[(a, b)]$ a été choisi, et idem pour $[(c, d)]$ (comparez avec la Remarque 10.15). Dire que l'application $+$: $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z}$ est bien définie revient à dire que la formule $[(a + c, b + d)]$ pour $[(a, b)] + [(c, d)]$ ne dépend pas des choix des représentants (a, b) et (c, d) choisis. C'est facile à vérifier : supposons $[(a, b)] = [(a', b')]$ et $[(c, d)] = [(c', d')]$. On veut montrer $[(a + c, b + d)] = [(a' + c', b' + d')]$, ce qui se déduit de

$$(a + c) + (b' + d') = (a + b') + (c + d') = (b + a') + (d + c') = (b + d) + (a' + c').$$

Notons que les première et troisième égalités changent l'ordre des termes, alors que la deuxième utilise $[(a, b)] = [(a', b')]$ et $[(c, d)] = [(c', d')]$.



\square

On définit une application $i : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{Z}$ par $n \mapsto [(n, 0)]$. On vérifie facilement que cette application est injective, et qu'elle est compatible avec l'addition. On dénote désormais simplement n l'élément $[(n, 0)] \in \mathbb{Z}$, et on identifie ainsi \mathbb{N} avec l'ensemble des éléments de \mathbb{Z} de cette forme. L'opposé de $n \in \mathbb{N}$ (c'est-à-dire l'inverse pour $+$) est l'élément $[(0, n)]$, que nous noterons simplement $-n$. Bien sûr, on a $-(-n) = -[(0, n)] = [(n, 0)] = n$. En résumé, si on identifie $[(a, b)]$ avec $a - b$, on retrouve l'ensemble \mathbb{Z} étudié à l'école.

Comme dernière remarque sur la construction de \mathbb{Z} , notons qu'on peut définir la multiplication sur \mathbb{Z} de la façon suivante. Nous laissons au lecteur le soin de vérifier que la formule utilisée est bien définie. Elle s'inspire bien sûr du calcul $(a - b)(c - d) = (ac + bd) - (ad + bc)$.

Définition 10.20. On définit une opération binaire $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z}$, $(x, y) \mapsto xy$ par la formule

$$[(a, b)][(c, d)] = [(ac + bd, ad + bc)].$$

On l'appelle la multiplication dans \mathbb{Z} .

Pour décrire les propriétés de l'addition et de la multiplication sur \mathbb{Z} , on introduit la structure suivante.

Définition 10.21. Soit $(A, +, \cdot)$ un ensemble A munit de deux opérations binaires

$$A \times A \xrightarrow{+} A, (a, b) \mapsto a + b \quad \text{et} \quad A \times A \xrightarrow{\cdot} A, (a, b) \mapsto a \cdot b \quad (\text{noté souvent } ab),$$

appelées *addition* et *multiplication*, respectivement. On dit que $(A, +, \cdot)$ est un *anneau commutatif unitaire* si les conditions suivantes sont satisfaites :

- (a) $(A, +)$ est un groupe abélien ;
- (b) La multiplication est associative et commutative ;
- (c) La multiplication est distributive sur l'addition : pour tous $a, b, c \in A$, on a $a \cdot (b + c) = (a \cdot b) + (a \cdot c)$;
- (d) La multiplication admet un élément neutre $1 \in A$.

Proposition 10.22. Avec l'addition et la multiplication définies ci-dessus, $(\mathbb{Z}, +, \cdot)$ est un anneau commutatif unitaire. L'élément neutre pour l'addition est $0 = [(0, 0)]$, et l'élément neutre pour la multiplication est $1 = [(1, 0)]$.

Démonstration. Nous omettons cette preuve un peu fastidieuse, dont le début a déjà été fait à la Proposition 10.18; la suite est similaire, et le lecteur dispose de tout les éléments nécessaires pour la conduire lui-même. \square

Notation 10.23. Soit $(A, +, \cdot)$ un anneau commutatif unitaire. Alors l'élément neutre pour l'addition est noté 0 , et l'élément neutre pour la multiplication est noté 1 . Tous deux sont uniques. De même, un inverse de $a \in A$ pour l'addition est unique, et est noté $-a$.

Définition 10.24. Soit A un anneau commutatif unitaire. On dit que $a \in A$ est *inversible* s'il admet un inverse pour la multiplication, c'est-à-dire s'il existe $x \in A$ avec $a \cdot x = 1$. Dans ce cas, il est facile de vérifier qu'un tel x est unique. On l'appelle *l'inverse de a* et on le note a^{-1} .

Exemple 10.25. Dans l'anneau \mathbb{Z} , les seuls éléments inversibles sont 1 et -1 . On le montre facilement en utilisant la définition de la multiplication dans \mathbb{N} et \mathbb{Z} , ou en utilisant l'ordre, comme corollaire de la Proposition 10.26.

Les principaux exemples d'anneaux qui seront rencontrés cette année sont l'anneau des entiers \mathbb{Z} , les corps \mathbb{Q} , \mathbb{R} et \mathbb{C} , ainsi que les anneaux de polynômes. L'anneau \mathbb{Z} sera étudié beaucoup plus en détail dans le cours d'Arithmétique. La relation d'ordre total sur \mathbb{N} s'étend en une relation d'ordre total sur \mathbb{Z} , définie par

$$\text{pour tous } x, y \in \mathbb{Z}, \text{ on pose } x \leq y \Leftrightarrow y - x \in \mathbb{N}.$$

La vérification qu'il s'agit bien d'un ordre total est faite en TD. On résume sans démonstration les propriétés de cet ordre sur \mathbb{Z} .

Proposition 10.26. La relation d'ordre sur \mathbb{Z} a les propriétés suivantes.

- (a) Pour tous $x, y, z \in \mathbb{Z}$, on a $x \leq y \Leftrightarrow x + z \leq y + z$.
- (b) Pour tous $x, y, z \in \mathbb{Z}$ avec $z > 0$, on a $x \leq y \Leftrightarrow xz \leq yz$.
- (c) Pour tous $x, y, z \in \mathbb{Z}$ avec $z < 0$, on a $x \leq y \Leftrightarrow xz \geq yz$.
- (d) Soit $A \subset \mathbb{Z}$. Alors les conditions suivantes sur A sont équivalentes :
 - ▷ A est non vide et minoré (il existe $w \in \mathbb{Z}$ avec $w \leq x$ pour tout $x \in A$), et
 - ▷ A admet un minimum.

Définition 10.27. Soit A un anneau commutatif unitaire et $x, y \in A$. On dit que y *divise* x (ou que y est un *diviseur* de x) s'il existe $z \in A$ avec $y \cdot z = x$. On note $y|x$ le fait que y divise x , et l'élément z est souvent noté $z = x : y$ à l'école. On appelle *factorisation* de $x \in A$ toute expression de x comme produit fini d'éléments $y_1, \dots, y_n \in A$; on introduit pour cela la notation suivante :

$$x = y_1 \cdot \dots \cdot y_n =: \prod_{k=1}^n y_k.$$

Dans ce cas, on dit que chaque y_k est un *facteur* de ce produit. Par convention, un produit vide (donc un produit avec aucun facteur) est égal à 1 .

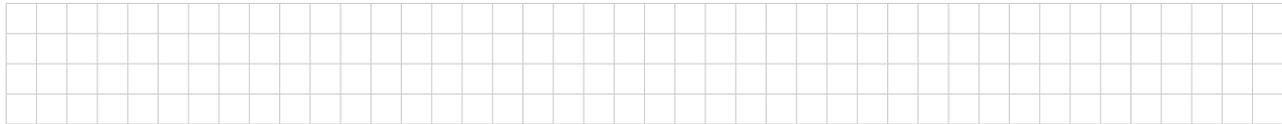
Définition 10.28. On dit que $n \in \mathbb{N}$ est un (*nombre*) *premier* s'il possède exactement deux diviseurs.

Exemples 10.29. (a) Si n est premier, ses seuls diviseurs sont 1 et n . Donc 1 n'est pas premier (il n'a qu'un seul diviseur dans \mathbb{N}) et 0 n'est pas premier (il a une infinité de diviseurs).

(b) La liste ordonnée des nombres premiers commence par 2, 3, 5, 7, 11, 13, 17, 19, 23, 29, 31, 37, ...

Théorème 10.30. *Tout nombre entier $n \geq 2$ est un produit de nombres premiers. De plus, une telle factorisation de n en produit de nombres premiers est unique (à l'ordre des facteurs près).*

Exemples 10.31.



Démonstration de 10.30. On va se contenter ici de démontrer l'existence d'une factorisation d'un entier n en premiers, par récurrence (forte) sur n . Soit donc \mathcal{P} la propriété portant sur les éléments de $\{n \in \mathbb{N} ; n \geq 2\}$, où $\mathcal{P}(n)$ est l'affirmation que n peut s'écrire comme produit de nombres premiers.

(1) *Initialisation.* Il est clair que $\mathcal{P}(2)$ est vraie puisque 2 est premier.

(2) *Itération.* Soit $n \in \mathbb{N}$, et supposons $\mathcal{P}(k)$ vraie pour tout entier k tel que $2 \leq k \leq n$. Considérons $n + 1$, pour lequel on distingue deux cas :

▷ Si $n + 1$ est premier, on a terminé.

▷ Si $n + 1$ n'est pas premier, alors il existe donc deux entiers a, b tels que $2 \leq a, b \leq n$ et $n + 1 = ab$. Mais, par hypothèse de récurrence, a et b sont produits de nombres premiers, donc $n + 1$ est produit de nombres premiers.

Ainsi, $\mathcal{P}(n + 1)$ est vraie. Par le Théorème 7.31 (avec initialisation en $n = 2$), $\mathcal{P}(n)$ est vraie pour tout élément $n \geq 2$. □

Rappelons la définition de la valeur absolue $|b|$ de $b \in \mathbb{Z}$, vue en TD : $|b| = \begin{cases} b & \text{si } b \geq 0, \\ -b & \text{si } b < 0. \end{cases}$

Théorème 10.32 (Division euclidienne dans \mathbb{Z}). *Soient $a, b \in \mathbb{Z}$ deux entiers relatifs, avec $b \neq 0$. Il existe un unique couple $(q, r) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{N}$ tel que*

$$a = bq + r, \quad \text{et } 0 \leq r < |b|.$$

Démonstration. Nous omettons la démonstration, qui s'appuie sur la Proposition 8.12. Elle sera étudiée dans le cours d'Arithmétique. □

Cette division est celle que l'on apprend à l'école primaire, quand on effectue des divisions posées de nombre entiers, avec reste. Si on enlève la condition $0 \leq r < |b|$, alors il existe une infinité de couples (q, r) tels que $a = bq + r$.

Définition 10.33. Dans le Théorème 10.32, on dit que le couple (q, r) s'obtient à partir de a et b par *division euclidienne*. Le nombre b est appelé *le diviseur*, le nombre q est *le quotient* et le nombre r est *le reste*.

Exemple 10.34.



Il est facile de vérifier que si $n \in \mathbb{N}^*$ et si $d \in \mathbb{N}$ divise n , alors $d \leq n$: en effet, on a alors $n = d + d(n - 1)$. On en déduit que si $m, n \in \mathbb{N}$, l'ensemble $A = \{d \in \mathbb{N} ; d|m \text{ et } d|n\}$ est fini. Comme il est non vide (car $1 \in A$), il admet un maximum par la Proposition 8.12. D'autre part, comme dans \mathbb{Z} on a $(-1)(-1) = 1$, on vérifie facilement que $d|n$ est équivalent à $d|(-n)$. La définition suivante a donc un sens.

Définition 11.1. Un anneau commutatif unitaire $(A, +, \cdot)$ est appelé *un corps commutatif* si $0 \neq 1$ et si tout élément non-nul admet un inverse multiplicatif : autrement dit, aux conditions (a), (b), (c) et (d) de la Définition 10.21 on ajoute la condition

(e) On a $0 \neq 1$, et tout $a \in A$ avec $a \neq 0$ est inversible : il existe $b \in A$ avec $ab = 1$.

La construction de \mathbb{Q} à partir de \mathbb{Z} est vraiment du même type que celle de \mathbb{Z} à partir de \mathbb{N} , tout en étant un peu plus technique ; nous la traitons brièvement seulement. Soit $\mathbb{Z}^* = \mathbb{Z} \setminus \{0\}$. On va considérer des paires $(a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$, où la paire (a, b) représentera le résultat de la division de a par b (noté $a \cdot b^{-1}$ ou $\frac{a}{b}$).

Lemme 11.2. On considère sur $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$ la relation R définie par

$$\forall (a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*, \forall (c, d) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*, (a, b) \sim (c, d) \Leftrightarrow ad = bc.$$

Alors R est une relation d'équivalence sur $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$. On note $\mathbb{Q} := (\mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*)/R$ le quotient de $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$ modulo R , et on l'appelle l'ensemble des nombres rationnels.

Démonstration. La démonstration est similaire à celle du Lemme 10.17, en utilisant cette fois les propriétés de la multiplication dans \mathbb{Z} . Nous la laissons en exercice. \square

Évidemment, vous avez déjà appris à l'école à manipuler la somme et l'addition dans \mathbb{Q} . Les définitions des opérations ci-dessous correspondent aux formules bien connues $\frac{a}{b} + \frac{c}{d} = \frac{ad+bc}{bd}$ et $\frac{a}{b} \cdot \frac{c}{d} = \frac{ac}{bd}$.

Proposition 11.3. On considère sur \mathbb{Q} les opérations binaires $\mathbb{Q} \times \mathbb{Q} \xrightarrow{+} \mathbb{Q}$, appelée addition (dans \mathbb{Q}), et $\mathbb{Q} \times \mathbb{Q} \xrightarrow{\cdot} \mathbb{Q}$, appelée multiplication (dans \mathbb{Q}), définies par

$$[(a, b)] + [(c, d)] = [(ad + bc, bd)] \quad \text{et} \quad [(a, b)] \cdot [(c, d)] = [(ac, bd)]. \quad (11.4)$$

Ces applications sont bien définies, et munissent \mathbb{Q} d'une structure de corps commutatif, avec les propriétés suivantes :

(a) Le zéro de \mathbb{Q} est la classe $0 := [(0, 1)]$, et l'unité de \mathbb{Q} est la classe $1 := [(1, 1)]$.

(b) L'inverse additif de $[(a, b)]$ est $-[(a, b)] := [(-a, b)] = [(a, -b)]$.

(c) On a $[(a, b)] \neq 0 \Leftrightarrow a \neq 0$, et dans ce cas l'inverse multiplicatif de $[(a, b)]$ est donné par

$$[(a, b)]^{-1} := [(b, a)].$$

Démonstration. Nous omettons aussi la preuve, qui n'est pas difficile mais un peu longue ; elle s'appuie bien sûr fortement sur les propriétés de l'addition et de la multiplication dans \mathbb{Z} . À titre d'exemple, faisons le point (c). Si $[(a, b)] = 0$, cela signifie donc $(a, b) \sim (0, 1)$, donc $a \cdot 1 = b \cdot 0$ dans \mathbb{Z} , ce qui revient bien à $a = 0$. Enfin, si $(a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$ avec $a \neq 0$, alors $[(a, b)] \cdot [(b, a)] = [(ab, ab)] = [(1, 1)] = 1$, donc on a bien $[(a, b)]^{-1} = [(b, a)]$. Notons que la deuxième égalité ci-dessus suit de la relation $(m, m) \sim (1, 1)$ dans $\mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$, valable quelque soit $m \in \mathbb{Z}^*$. \square

Lemme 11.5. Tout élément de \mathbb{Q} , vu comme classe d'équivalence, admet un unique représentant de la forme (m, n) avec $n \in \mathbb{N}^*$ et $\text{pgcd}(m, n) = 1$. Un $(m, n) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{N}^*$ avec $\text{pgcd}(m, n) = 1$ est dit réduit ou irréductible.

Démonstration. Soit $[(a, b)] \in \mathbb{Q}$. Commençons par démontrer l'existence d'un représentant réduit : si $a = 0$, alors $(a, b) \sim (0, 1)$, avec $1 \in \mathbb{N}^*$ et $\text{pgcd}(0, 1) = 1$. Si $a \neq 0$, soit $m = \text{pgcd}(a, b)$. Il existe donc $a', b' \in \mathbb{Z}^*$ avec $a = a'm$ et $b = b'm$. Alors $(a, b) \sim (a', b')$ avec $\text{pgcd}(a', b') = 1$. Si $b' \in \mathbb{N}^*$, alors (a', b') est réduit. Sinon, $(a, b) \sim (-a', -b')$ et $(-a', -b')$ est réduit. Pour démontrer l'unicité, il suffit de montrer que si (a, b) et (c, d) sont tous deux réduits avec $(a, b) \sim (c, d)$, alors $(a, b) = (c, d)$. On a en particulier $b, d \in \mathbb{N}^*$ et $ad = bc$, donc b divise ad . Comme $\text{pgcd}(a, b) = 1$, b divise d dans \mathbb{N} par le Lemme de Gauß 10.39. De même, d divise b dans \mathbb{N} , donc $b = d$. De $ad = bc$ on déduit alors $a = c$. Ainsi $(a, b) = (c, d)$. \square

Proposition 11.6. L'application $i : \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Q}$ définie par $m \mapsto [(m, 1)]$ est injective, et est compatible avec l'addition et la multiplication.

Démonstration.



□

Définition 11.7. La classe d'équivalence $[(a, b)] \in \mathbb{Q}$ d'un élément $(a, b) \in \mathbb{Z} \times \mathbb{Z}^*$ est dénotée $\frac{a}{b} := [(a, b)]$. On dit que $\frac{a}{b}$ est une *fraction*, dont a est le *numérateur* et b est le *dénominateur*. Une fraction de la forme $\frac{a}{1}$ est notée simplement a .

Par définition, la fraction $\frac{a}{b} \in \mathbb{Q}$ désigne la classe d'équivalence $[(a, b)]$ représentée par (a, b) . Pour tout $c \in \mathbb{Z}^*$, on a $(a, b) \sim (ac, bc)$, ce qui se traduit par $\frac{a}{b} = \frac{ac}{bc}$. On retrouve ainsi les nombres rationnels que l'on connaît bien, avec leur addition et multiplication, et les règles de calcul usuelles, par exemple

$$\frac{a}{b} + \frac{c}{d} = \frac{ad+bc}{bd}, \quad \frac{a}{b} \cdot \frac{c}{d} = \frac{ac}{bd}, \quad -\left(\frac{a}{b}\right) = \frac{-a}{b} = \frac{a}{-b}, \quad \text{et} \quad \left(\frac{x}{y}\right)^{-1} = \frac{y}{x} \quad (\text{si } y \neq 0).$$

Par la Proposition 11.6, il existe une bijection de \mathbb{Z} avec l'image de $i : \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Q}$, donnée par

$$i(\mathbb{Z}) = \left\{ \frac{a}{b} \in \mathbb{Q} ; b = 1 \right\} = \left\{ \frac{c}{d} \in \mathbb{Q} ; d|c \right\}.$$

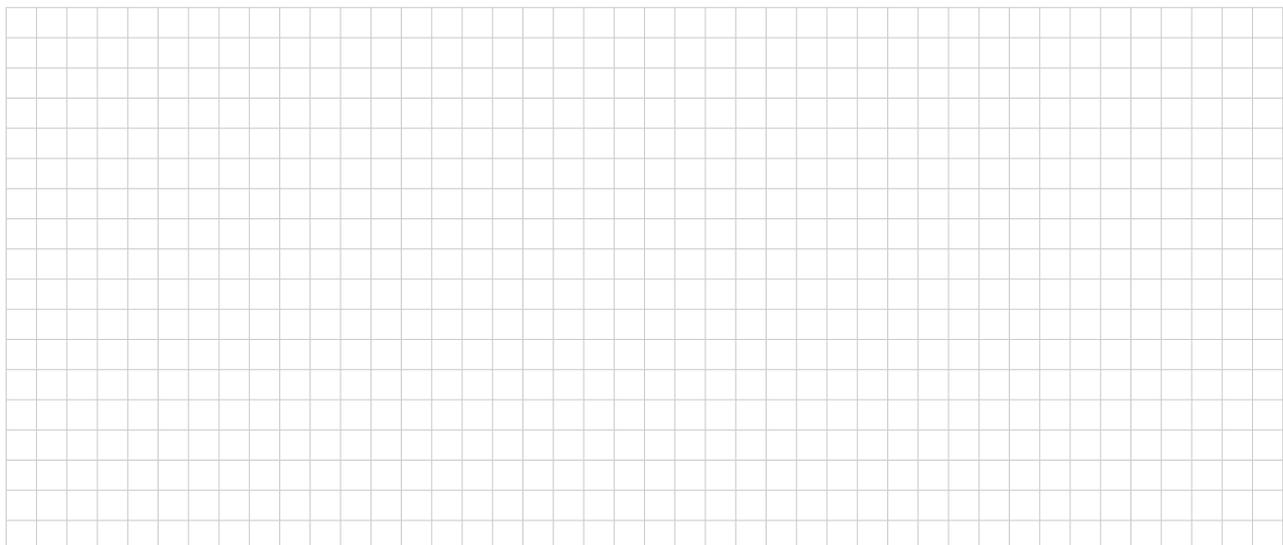
Il est usuel de ne pas distinguer \mathbb{Z} de $i(\mathbb{Z})$, ce qui est compatible avec la notation $a = \frac{a}{1}$ donnée dans la notation ci-dessus. Finalement, il faut encore montrer que \mathbb{Q} possède un ordre total compatible avec celui de \mathbb{Z} , ce qui fait l'objet d'un exercice.

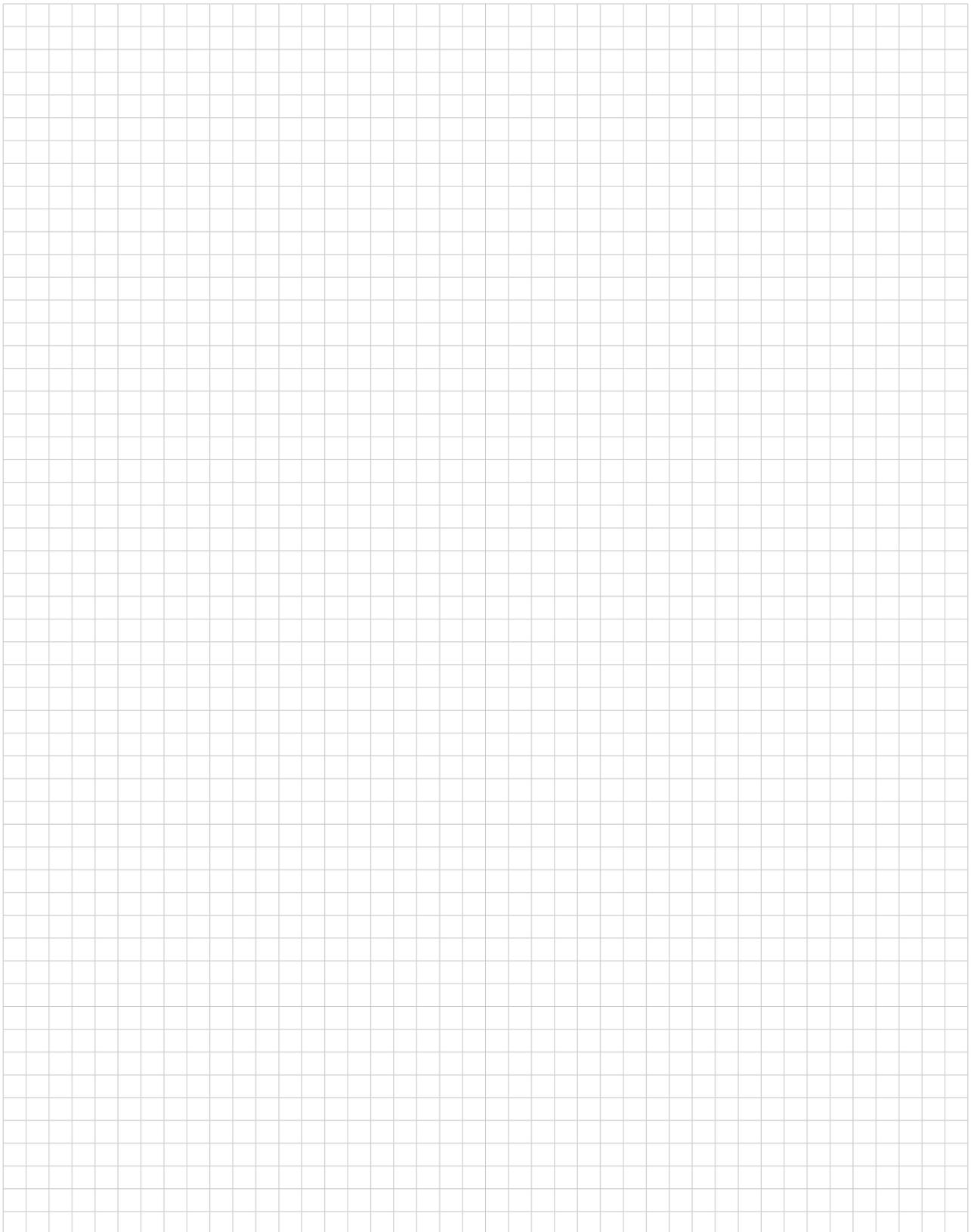
Théorème 11.8. *L'ensemble \mathbb{Q} des nombres rationnels est dénombrable.*

Démonstration. Dénotons $\mathbb{Q}_{>0} = \{x \in \mathbb{Q} ; x > 0\}$ l'ensemble des nombres rationnels positifs. Il suffit de démontrer que $\mathbb{Q}_{>0}$ est dénombrable. En effet, si on a une bijection $f : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{Q}_{>0}$, alors on montre facilement que

$$g : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{Q}, \quad g(n) = \begin{cases} 0 & \text{si } n = 0, \\ f\left(\frac{n+1}{2}\right) & \text{si } n \text{ est impair,} \\ -f\left(\frac{n}{2}\right) & \text{si } n \text{ est pair} \end{cases}$$

est aussi une bijection. Pour construire une bijection $f : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{Q}_{>0}$, on peut placer toutes les fractions irréductibles de la forme $\frac{a}{b}$ avec $a, b \in \mathbb{N}^*$ sur un arbre binaire dont la racine est $1 = \frac{1}{1}$, et où chaque sommet $\frac{a}{b}$ a deux descendants : $\frac{a}{a+b}$ à gauche, et $\frac{a+b}{b}$ à droite. On montre que chaque fraction irréductible $\frac{m}{n} \in \mathbb{Q}_{>0}$ apparaît exactement une fois dans l'arbre. On peut dénombrer ses sommets en comptant de haut en bas et de gauche à droite, établissant ainsi une bijection entre \mathbb{N} et $\mathbb{Q}_{>0}$.





□

Les nombres réels

Les nombres rationnels ont été construits à partir de \mathbb{Z} en introduisant des inverses multiplicatifs, ce qui permet de faire dans \mathbb{Q} des divisions par n'importe quel nombre non nul. Si l'on souhaite utiliser les nombres pour mesurer des longueurs, on se rend compte que les rationnels ne suffisent pas : il n'existe pas dans \mathbb{Q} de nombre dont le carré est 2, même si on peut en trouver des approximations arbitrairement proches dans

